

Le premier hebdomadaire des faits-divers

5^e Année - N° 174

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

25 Février 1932

DÉTECTIVE

Dernier «règlement»



Tel un confesseur, M. Xavier Guichard, directeur de la P. J., questionne Fernandez qui vient d'abattre ses trois complices.

(Lire, pages 8 et 9, la dramatique enquête de notre collaborateur Henri Danjou.)

AU SOMMAIRE | Edgar Wallace, par L. C. — Révoltes au bagné, par Marius Larique. — Les écumeurs du rail, par J. Guyon-Cesbron. — La fin d'un
DE CE NUMÉRO | Don Juan, par Moheddine Tawil. — Confession, par G. Strem. — La dague fatale, par René Chartol. — Monsieur de Paris, par un témoin.

Secret professionnel

Un mois d'août dernier, dans sa rubrique des faits divers, *Détective* signalait le cas tout à fait impressionnant d'un homme condamné sous une qualification particulièrement infamante et dont les circonstances mêmes de son procès inclinaient à croire qu'il avait été la victime d'une erreur judiciaire.

L'histoire semblait banale : mais il n'est pas de petite cause, et l'infortune d'un homme que nous croyons innocent, et qui s'adresse à nous en nous révélant les procédés singulièrement choquants dont il a souffert, ne peut pas ne pas nous émouvoir.

Il s'agissait, comme l'écrivait à l'époque notre collaborateur, « d'une lamentable histoire dont le triste héros est un Algérien, un de ces déracinés venus gagner leur pain sous le ciel de France, et qui, pour des raisons que l'on comprendra par la suite, nous a priés de taire son nom. »

Il y a deux ans, cet Algérien, qui était alors employé dans une brasserie des Boulevards, se promenait boulevard de Strasbourg, lorsqu'il fit la connaissance d'une jeune femme qui se prétendait femme de chambre, mais à ce moment sans travail et dans la gêne.

L'Algérien l'invita à souper, puis, dans la soirée, se laissa tenter par le désir de finir la nuit avec cette compagne de hasard.

Le lendemain matin, il prit congé d'elle. Il ne pensait plus à cette rencontre d'un soir lorsque, à quelque temps de là, boulevard Saint-Denis, il s'entendit injurier par la jeune femme de l'autre nuit.

Les agents s'approchèrent : la scène se poursuivait au commissariat où deux inspecteurs, après avoir vérifié les papiers, faisant confiance aux allégations de la femme, accusèrent l'Algérien d'être le souteneur de celle-ci.

Aucune autre preuve du délit que le témoignage infiniment suspect d'une fille.

Condamné à 8 mois de prison et 10 ans d'interdiction de séjour par le Tribunal correctionnel, l'homme fit appel et la Cour réduisit la peine à un an, et un jour avec sursis, mais maintint l'interdiction de séjour.

Pour qui est au courant de la jurisprudence en cette matière, l'application du sursis est le signe le plus net des doutes qu'éprouvèrent les magistrats, puisqu'à l'ordinaire c'est toujours une peine d'emprisonnement ferme et élevée qui est appliquée aux individus coupables de vagabondage spécial.

Une mesure d'indulgence comme l'application de la loi Bérenger est, pour les habitués du Palais, quelque chose de paradoxal.

Tel était le fait divers et nous n'y serions pas revenus si, tout récemment, nous n'avions reçu, de l'homme que nous persistons plus que jamais à croire innocent, un émouvant appel.

Il nous écrit qu'ayant adressé une demande de grâce au Président de la République afin d'obtenir le retrait de l'interdiction de séjour (et cette grâce paraît d'autant plus légitime que, sans même tenir compte de la fragilité de l'accusation, le condamné est particulièrement digne de bienveillance, ayant à sa charge ses vieux parents et cinq jeunes frères), une enquête de police eut lieu dans la grande ville de province où il travaille régulièrement depuis deux ans.

Au cours de cette enquête, les inspecteurs ont révélé au directeur de l'établissement où il est employé la peine qui lui fut infligée et ils firent la même révélation au patron de l'hôtel où il habite : du coup, l'hôtelier lui a donné congé et, quant à sa place, il est probable qu'il sera renvoyé à la première occasion.

Victime d'une première condamnation qui semble bien être la conséquence d'une déplorable erreur, un honnête homme, au moment où il s'adresse au chef de l'Etat pour bénéficier d'une mesure souveraine de pitié, voit ses efforts anéantis, sa réputation compromise par une indiscrétion qui est un véritable délit.

Une protestation s'impose ; nous voulons croire qu'elle ne restera pas sans écho.

Une vie militaire m'a enseigné la discipline et le respect de moi-même. Ces paroles ne sont pas d'un chef de guerre. En annonçant la mort de celui qui les prononça, *Détective* a rappelé qu'il fut l'écrivain le plus lu de notre temps. Notre journal a publié l'une de ses œuvres les plus célèbres : *Les Quatre*.

On ne peut pas dire qu'une irrésistible vocation poussa Edgar Wallace vers l'Armée. Il y chercha plutôt un refuge. Engagé comme cuisinier sur un bateau de pêche, il ne se sentait ni l'âme d'un Vatel, ni surtout l'estomac d'un marin. Constamment malade, dégoûté surtout de la nourriture que lui-même préparait, il déserta le bord et ses fourneaux, pour s'engager au « Royal West Kents ».

Le régiment partit en Afrique du Sud. C'est là que Wallace fit connaissance de Kipling.

— Vous êtes peut-être un peu meilleur soldat que cuisinier, lui dit le romancier ; vous seriez surtout un excellent amuseur.

Edgar Wallace s'es-saya dans la chanson.

L'une d'elles obtint d'emblée un succès mondial. Pendant la guerre sud-africaine, le chansonnier devint reporter. Il réussit au moins aussi bien avec ses articles qu'avec ses couplets. Le *Daily Mail* lui fit signer un contrat à vie. Le journal fut bien servi. Edgar Wallace réussit à câbler à Londres la nouvelle de la fin de la guerre deux jours avant ses concurrents des autres journaux.

Voici comment il accomplit cet exploit : un soldat de faction devant



Wallace en promenade avec sa petite fille.

dres et à Berlin, lui demanda quatorze heures de travail. En deux jours, il conçut et dicta *The Ringer*, qui passe pour le meilleur de ses mélodrames.

Edgar Wallace avait son violon d'Ingres. Il élevait des pur sang et les faisait courir. On se demanda toujours comment il pouvait à la fois assurer une formidable production littéraire et aller aux courses presque chaque jour. Au cours de ces dernières années, il avait presque renoncé au journalisme. Mais, jusqu'au bout, il rédigea une rubrique hippique. Les turfistes appréciaient fort ses pronostics et lui-même tenait pour la meilleure de ses comédies *The Alendar*, pièce qui mettait en scène le champ de courses et ses coulisses. Dans cette pièce, un personnage donne aux autres des gagnants que lui-même ne joue jamais. Ainsi agissait Edgar Wallace, qui fit encaisser de bonnes cotes à ses lecteurs, tandis que lui ne passait jamais à la caisse du bookmaker.

Il s'intéressait à tout. La politique le tenta. Il choisit mal son secteur. Malgré sa grande popularité, les électeurs du Buckinghamshire ne l'envoyèrent pas aux Communes.

Ils ont bien fait, dit-il en manière de consolation, mes occupations de député les auraient privés de quelques romans.

En septembre dernier, Hollywood l'appela. Paramount lui offrait 4.000 dollars par semaine pour ses conseils. On raconte qu'en arrivant à Los Angeles, il demanda aux habitants le chemin des studios. Il y arriva peu après midi. Le soir même, il avait une idée de scénario. En trois jours, il la réalisa.

Trois autres scénarios suivirent. Il commençait le quatrième, quand le mal le terrassa. Dans son agonie, il fixait le plafond avec des yeux ravis, comme un écran sur lequel auraient défilé des images gaies. Il est mort le sourire aux lèvres.

L. C.



C'est la radio qui apprit à M^{me} Wallace la mort de son mari.



En voyage, il ne manquait pas d'acheter un roman d'aventures.

le palais où devait être signé l'armistice avait été repéré par Wallace comme un de ses anciens camarades de régiment. Il fut convenu que le factionnaire agiterait son mouchoir pour prévenir son ami journaliste que tout était fini. C'est ainsi que le *Daily Mail* sortit quatre éditions successives annonçant et confirmant la nouvelle, tandis que les autres journaux de Grande-Bretagne restaient dans l'attente de l'événement.

Dans le roman policier, il débuta par un coup de maître. *Les Quatre*, publié au lendemain de la guerre, connut un succès prodigieux.

Ce roman inaugura la série des thrillers d'Edgar Wallace, c'est-à-dire des romans dont on est obligé d'achever la lecture quand on l'a commencée. 150 romans du même genre, auxquels s'ajoutent 300 nouvelles, 23 pièces de théâtre, autant de scénarios et d'innombrables articles de journaux, en ont fait le plus fécond écrivain de tous les temps. Seul, Alexandre Dumas père peut, sans trop de désavantage, lui être comparé pour les kilomètres de lignes écrites ou dictées. On cite en particulier deux exemples de la rapidité d'exécution d'Edgar Wallace : une de ses pièces, *M^{me} Lady*, qui fut jouée des centaines de fois à Lon-

VOILA L'HEBDOMADAIRE DU REPORTAGE
présente l'actualité la plus vivante
et les documents les plus sensationnels de l'époque

SES REPORTERS FONT POUR VOUS LE TOUR DU MONDE

Cette semaine : **ARABIE. ESCLAVES**, par Henry de Monfreid
ROME 1932, par Louis Combaluzier
CARNAVAL RHÉNAN, par Louis-Charles Royer
BERLIN. ÉTOILES DE CINÉMA, par Pierre Scize
DANSEUSES NUES, par Colette Andris
ADAM ÉTAIT-IL UN SINGE? par Georges Charenzol

et le plus saisissant document de cette année : **LES MÉMOIRES DE GUALINO**

Le vrai Nick Carter

Il y a eu dix ans aujourd'hui qu'à l'hôtel Brotzell de New-York se suicidait un vieillard, du nom de Frederick van Renselaer Day. Dans sa lettre d'adieu, le suicidé donnait le motif de son acte: une fatigue immense et l'aspiration au repos.

Ce vieillard très fatigué, dont personne ne connaissait le nom, était l'auteur des célèbres romans Nick Carter. Il écrivit son premier ouvrage en 1890 et, pendant trente ans, mêla son personnage, avec une fantaisie inépuisable, aux récits les plus passionnants.

La popularité des romans de Nick Carter fut incroyable. Tous les samedis, jour où paraissait un nouveau fascicule, des dizaines de milliers de personnes attendaient devant l'imprimerie d'où sortaient les romans de Nick Carter.

Les romans de Frederick van Renselaer Day rapportèrent toute une rangée de gratte-ciel à leur éditeur ; mais l'auteur mourut pauvre, non parce qu'il n'était pas très bien payé, mais parce qu'il jouait... Il jouait le jour et, la nuit, se mettait à écrire. C'était cette vie-là qui le rendait si fatigué, au point de chercher le repos dans la mort.

■ ■ ■

Le divorce de la femme du bagnard

Un des procès de divorce les plus poignants va être prochainement jugé par la 20^e Chambre civile du district de Berlin. En 1925, une jeune fille avait une liaison amoureuse avec un jeune homme de son âge, qui disparut au bout de quelques semaines.

Mlle Irma était en train d'oublier son aventure quand, un jour, elle reçut une lettre de son ancien amant qui la pria de lui rendre visite... au bain. Mlle Irma alla voir son ex-fiancé et son sort l'émut tellement que, lorsque celui-ci la supplia de l'épouser, elle se rendit à son désir sans trop d'hésitation. Le mariage eut lieu derrière les murs du bain.

La surprise douloureuse ne vint qu'après. La femme du bagnard apprit que son mari n'était pas condamné seulement à quelques années de prison, mais que, pour meurtre prémédité et pour vol, il avait été condamné à mort. Sa peine venait d'être commuée en travaux forcés à perpétuité par le chef de l'Etat. Son mariage devait lui servir à demander une grâce, qui fut rejetée.

Lorsque la jeune femme apprit le véritable état de choses, elle s'adressa au tribunal pour obtenir le divorce.

Le tribunal aura à dire si le motif invoqué par la jeune femme est suffisant pour qu'elle soit séparée de son mari.

■ ■ ■

Le procès de la belle Hélène

Un curieux procès fut soumis, il y a quelques jours, aux assises de Cambridge, en Angleterre.

L'épicière John Dover Place réclama au médecin-colonel D^r Searle de forts dommages-intérêts, parce que celui-ci avait séduit et enlevé Mrs Place. Le plaignant essaya même de la reconquérir en provoquant son rival en un combat pugilistique ; mais il fut vaincu et abandonna le ring avec un œil poché.

Place fut, d'ailleurs, débouté de ses prétentions, car — dit le jugement — « aucun homme ne peut aujourd'hui se considérer comme le propriétaire de sa femme sous prétexte qu'il l'a épousée. La femme peut quitter son mari de sa propre volonté ; elle peut elle-même choisir son occupation... ; elle peut seule décider si elle désire avoir des enfants ou non ».

Ce jugement aura sans doute une profonde répercussion sur la situation de la femme anglaise et il va constituer une jurisprudence sensationnelle.

.....

Publicité de "Détective"

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : Néo Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

.....

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.



Cayenne (de notre envoyé spécial.)

Tu n'as pas honte, salaud, ivrogne, tête de vache ! Tu déshonores le bagne !

Angelo n'a pas honte. Il était de corvée de déchargement du « Caraipe », ce matin, 15 avril 1931, avec quarante-quatre autres forçats. Pour les garder il y avait deux surveillants militaires, Mandon et Delanoy. Pour veiller sur les barriques de vin à transporter au magasin, l'administration pénitentiaire de Cayenne avait délégué trois commis d'administration. Sage mesure car dix barriques de vin, au bagne, se gardent moins facilement que quarante-cinq forçats. La preuve n'en est plus à faire et ce n'est pas la journée du 15 avril qui détruira cette affirmation. En effet, à 8 heures du matin, une barrique de vin était éventrée ; les quarante-cinq forçats, les deux surveillants militaires étaient ivres et les commis de l'administration ne savaient plus où donner de la voix. Faire mouiller le vin et conserver ainsi le nombre total de litres de liquide n'était qu'un jeu, mais obtenir que cela fût fait, sans dispute, sans bataille, était plus malaisé.

Ils en vinrent à bout et se montrèrent singulièrement soulagés quand, à dix heures et demie du matin, les porte-clés et les surveillants rallièrent, en flageolant sur leurs jambes, une troupe avinée qui regagnait le pénitencier de Cayenne, pour y manger la soupe.

A la vérité, nul ne pouvait reconnaître sa route. Les deux porte-clés arabes, Sénoussi et Bou Grim, Mandon, chef de la corvée, et Delanoy, jeune surveillant, se laissèrent guider et les bagnards, plutôt que de suivre l'itinéraire imposé, entreprirent de descendre la rue de la Liberté, fort passante à cette heure du jour. Ce fut le plus mal en point de la bande que le surveillant apostropha de ces termes : tête de vache, ivrogne, salaud.

L'autre répliqua. Bou Grim bondit sur lui. Une mêlée générale allait s'ensuivre quand survint le commissaire de police de Cayenne et deux agents qui rétablirent l'ordre.

Mais, à l'arrivée au camp, le porte-clés Bou Grim, qui avait mal digéré les horions que lui avait distribués ses camarades de chaîne, remit tout en cause. Il avait fui, sous les coups, la bagarre de la rue de la Liberté et il attendait la corvée, à l'intérieur du pénitencier. Il était armé d'une barre de fer.

— Qu'est-ce que tu fous avec ce truc-là ? questionna l'un des bagnards.

— C'est pour te casser la tête. Ah ! ce ne fut pas long. Ce « charognard » venait de tomber sur un fort-à-bras et, sous le coup de l'ivresse, il menaçait de le descendre !...

Dix hommes lui tombèrent dessus. D'autres porte-clés accoururent et d'autres transportés. Totor saisit un pied-de-fer ; Toussaint et Angelo, deux Martiniquais, deux assassins, mais qui, ce jour-là, n'avaient pas le goût du meurtre, s'efforcèrent de calmer les belligérants ; tous les transportés européens sont dans la cour ; tous les porte-clés arabes se sont armés de bâtons et de barres de fer ; les couteaux — pourtant interdits au bagne — sortent, comme par enchantement, des casaque bariolées ; les surveillants Piétri, Gallet et Vincent viennent participer à la fête. Ils ont des revolvers ; ils ont la puissance de leurs galons. Cela ne suffit pas au surveillant Gallet qui frappe le galérien Angelo à coups de pied dans le bas-ventre. Celui-ci proteste. Le surveillant Piétri lui colle sous le nez un menaçant « modèle réglementaire » : « Marche

En haut à gauche : Le sémaphore du Cépérou, d'où les alarmes sont données, en cas d'émeute ou lors d'une évasion.

Après l'émeute, l'intervention des médecins

ou je te fous en l'air ! » Angelo marche, mais tout le pénitencier crie, tempête. Les lames brillent, les bâtons s'abattent. Il y a déjà quatre hommes sur la terre rouge du camp. Par chance, surviennent le chef du camp, M. Leblanc, et un surveillant martiniquais, Andée. Ce sont deux hommes braves ; ils se jettent dans la mêlée, les mains vides. Leur courage fait, du coup, tomber l'ivresse et l'exaltation meurtrière de ces cent cinquante hommes qui allaient se massacrer.

L'émeute est calmée et M. de Loyère, ce fonctionnaire de l'administration pénitentiaire qui, en 1909, écrivait : « Je ne pense pas m'avancer en disant que, depuis 55 ans que le bagne existe, il n'y a pas eu un seul cas de mutinerie concertée ayant amené l'assassinat de surveillants militaires ou de chefs de camp », n'aurait pu, le soir du 15 avril, changer un mot à son rapport.

■ ■ ■

Le colonel Prevel sentit venir le coup. Dans les premiers jours de juin, il releva de son poste le surveillant principal Bergeas, qui commandait depuis plusieurs mois le camp de Saint-Jean et 1.400 relégués.

Ce n'est pas que le colonel fût mécontent de ce colosse, dont la poigne rude obtenait des relégués un rendement inespéré et qui avait fait de Saint-Jean l'un des coins les plus beaux, les plus propres et les plus salubres de la Guyane.

Le surveillant principal Bergeas à l'apparence tranquille des géants. Cet homme, dont les deux mains couvraient un guéridon et dont les pieds manœuvraient d'aise dans les sandales en cuir tressé de Charlemagne, avait fait reculer la brousse, en ce coin de Guyane. Il avait même fait reculer la mort, en asséchant les savanes, tuant ainsi les fièvres. Mais il n'était pas arrivé à ce résultat avec des mesures acceptables par des demoiselles.

Je lui ai dit un jour : « Vous avez la réputation d'une brute. » Il me répondit : « Regardez mes mains ; tâtez mes biceps. Quelle vérité y a-t-il de dire que je suis une brute, moi qui pourrais tuer un bœuf d'un coup de poing ? »

Mais cette réputation le suivait, tenace, et les 1.400 relégués n'en voulaient pas démordre. De plus, comme il n'avait pas le droit d'être là (car le commandement des camps, au bagne, doit être l'apanage des commis d'administration de 1^{re} classe et non des surveillants militaires, même principaux, comme enfin Bergeas interdisait aux relégués leur « débrouille », c'est-à-dire la vanerie qu'ils fabriquaient en case et qu'ils vendaient à Saint-Laurent ou à Cayenne, la révolte grondait...

Le colonel Prevel ne l'ignorait pas. Il « débarqua » Bergeas.

Les esprits s'en trouvèrent calmés pour quelques jours, mais la conspiration, dans l'ombre des cases et même des cellules de la noire et haute prison de Saint-Jean, fourbissait ses armes...

■ ■ ■

Le nouveau commandant, M. Lucien Limouze, avait fort à faire pour se tenir au courant de l'état du mécontentement.

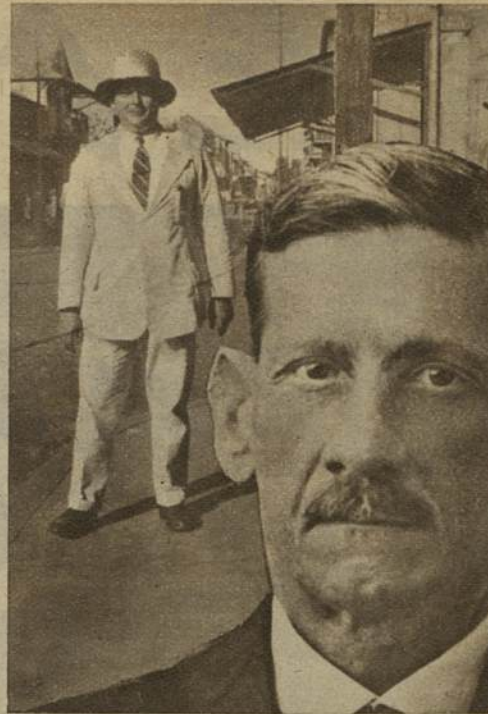
Les conjurés avaient pour chef le relégué Ménager, arrivé en mars, par le dernier convoi ; un autre relégué, Nau, était le lieutenant de Ménager. Le 14 juin, tous deux décrétèrent la grève sur le camp. En masse, ils reprirent le travail et repoussèrent les vivres de l'administration. Le lendemain matin, ils étaient plus de deux cents à la visite du médecin-major Orly. Le médecin, au bagne — je l'ai déjà dit — qui n'écouterait que son devoir professionnel, reconnaissait malade tout forçat qui se présente devant lui, car il n'en est pas un qui ne soit sous-alimenté et débilité par les tares héréditaires, par les fièvres, par le climat. Le major Orly ne reconnut pas tous les malades : la « Tentiaire » ne le lui aurait pas pardonné.

C'est alors que les révoltés décidèrent de descendre en groupes sur le camp Saint-Louis afin d'y débaucher les transportés ; après quoi, ils devaient s'abattre, comme des fauves, affamés et farouches, sur Saint-Laurent.

L'exécution du plan commença mais ne put être menée à terme.

Ci-contre : Une corvée de quarante-cinq hommes avait été chargée de débarquer, du « Caraipe », dix barriques de vin. Ce fut le point de départ de l'émeute du 15 avril 1931, à Cayenne.

Ci-dessous : Les cellules du pénitencier de Cayenne où furent enfermés les révoltés, maltraités par les Sénégalais.



Le commissaire de police de Saint-Laurent; derrière, le commissaire de Cayenne

Les premiers jours, ils remportèrent des succès. La grève se généralisa.

Un jour, les relégués entendirent des coups de feu, non loin de Saint-Jean. On a dit, depuis, que ces coups de fusil avaient été tirés par le docteur Orly, chassant près de là. Les conjurés crurent que les Sénégalais étaient arrivés et qu'ils allaient commencer le massacre. Ils sortirent en masse ; tous les chantiers furent abandonnés et les bandes hurlantes commencèrent leur marche sur Saint-Laurent. Certains s'enfuirent dans la brousse et cherchèrent des refuges chez les concessionnaires ou chez les libérés. Les autres, en chantant, suivaient la voie ferrée qui mène à la capitale du bagne.

Ils n'allèrent pas loin ! Bien avant le camp des Malgaches. Bien avant que les premières maisons de Saint-Laurent fussent visibles, avant Charvein, avant Godebert, ils tombèrent sur les Sénégalais. Ceux-ci avaient reçu l'ordre de ne pas tirer. Mais, à coups de crosse, à coups de baïonnette, ils firent refluer la vague...

La contre-attaque fut farouche. En quelques heures, les Sénégalais et les chasseurs d'hommes, repoussèrent les émeutiers sur Saint-Jean. Le 24 juin, dix jours après le décret de la grève, les relégués avaient, presque tous, réintégré Saint-Jean.

Il y eut une trentaine de blessés, des clavicules, des jambes cassées, des côtes enfoncées, mais pas de morts.

■ ■ ■

Mais depuis, le relégué Giglione (celui qui, au convoi de mars 1930, s'évada de la Rochelle, en sautant dans la mer, du bateau pénitentiaire « Le Coligny », fut abattu d'un coup de fusil, alors qu'il se trouvait à cheval sur le mur d'enceinte du camp de Saint-Jean ; c'était un des meneurs.

Depuis, le relégué collectif Saïd a été tué par le porte-clés Rifel ; le relégué collectif Maouia a été mortellement blessé d'un coup de fusil par le surveillant de garde.

Je ne crois pas que le bruit de l'émeute de Saint-Jean ait été entendu en France.

Je ne crois pas que l'on ait, de sitôt, à parler de révoltes au bagne.

Marius LARIQUE.

.....

Lire bientôt

DANS LA BROUSSE avec les évadés du bagne

un émouvant reportage de Marius Larique qui, d'autre part, fait paraître en livre ces jours-ci, dans la collection **SUCCÈS, « Les Hommes Punis »**, l'enquête sur le bagne que nous avons publiée.

RÉVOLTES AU BAGNE



LES ÉCUMEURS



Les rapides internationaux, les grands trains de luxe de la Côte d'Azur ont souvent été visités par les malandrins qui composent la bande des « écumeurs du rail ».

EST pendant la guerre que j'ai fait la connaissance de Ulrich Stresemann. Ce n'était pas un allié de l'ancien ministre des Affaires étrangères du Reich. Il n'était même pas Allemand, ou si peu qu'il l'avait oublié. Ses parents, originaires de la Saxe, avaient quitté leur pays pour chercher fortune aux U. S. A. Le père s'était établi dentiste. Il avait réalisé une petite fortune dans une ville du Texas ou du Massachusetts. Peu importe. La famille était très à l'aise et n'avait conservé que de vagues relations avec la mère-patrie. Le fils, Ulrich, avait fait ses études dans un collège excellent et les avait achevées à l'Université de Philadelphie. C'était un beau garçon, un sportif, comme ils le sont tous là-bas, blond comme les épis qui ondulent dans les plaines nordiques sous le vent inlassable. Il avait 28 ans et, à la déclaration de guerre, s'était enrôlé parmi les volontaires décidés à venir tuer ou se faire tuer sur la terre de France.

Un sport comme un autre, mais plus passionnant, où la vie et la mort se jouent à pile ou face, où les réflexes fonctionnent « à plein », où l'équilibre nerveux chancelle



Quelques bijoux précieux volés par Ebener et qu'on trouva dans sa chambre, à Dieppe.



Dans le train qui le menait à Chicago, Stresemann avait repéré les bagages d'une voyageuse endormie. Il s'enfuit avec une valise contenant 200.000 dollars de bijoux.



Une perquisition chez Poggi permit d'y découvrir quantité d'objets de luxe.

quand l'instinct de conservation domine. Du beau sport.

C'est du moins ce que pensait Ulrich Stresemann. Et il ne se souciait pas de savoir si sur ce point il était d'accord avec ses camarades de la Légion américaine, des régiments français ou anglais. S'il avait appartenu à un de ces pays d'Europe, travaillé par des crises continues et qui font penser à des territoires américains où la révolution succède à la démocratie, et où la dictature remplace la révolution pour céder à son tour la place à quelque vague forme de république, il eût pu devenir dictateur. Détenteur du pouvoir, il eût peut-être gardé, car il avait l'amour de l'aventure. Mais il vivait dans un pays civilisé, où il n'y a plus place, suivant un mot de l'actuel maire de New-York, que pour les vies inhumaines. Antithèse que nous avons traduite par une définition moins précise : « les destins hors série », où l'individualisme poussé à la puissance s'épanouit sans souci des contraintes morales ou matérielles.

C'est avec cela qu'on fait les grands hommes, ceux qui restent dans la mémoire des autres, même quand ils s'appellent Bonnot ou Romanetti.

Et que l'on me pardonne ce prologue un peu long. Il n'était pas inutile.

Donc, Ulrich Stresemann fut blessé. On le transporta un jour à l'hôpital de Crépy-en-Valois, sur un brancard primitif, composé de fusils croisés. Une affreuse odeur de pansement, de teinture d'iode, de chloroforme, régnait dans la salle. Les shrapnells explosaient dans les rues. Ulrich Stresemann, sans souci du bruit infernal, semblait dormir. J'avais été moi-même touché par une balle de mitrailleuse et je ne distinguai du nouvel arrivant que le grand corps inanimé et le visage couleur de cendre. L'infirmier hocha la tête.

— Ça ne va pas ? demandai-je en désignant l'Américain.

— Il faudra lui couper la jambe.

On la lui coupa, en effet. Il resta trois jours entre la vie et la mort. Après quoi, on décida de l'expédier, colis vivant, sur Paris. J'étais du voyage. C'était l'époque où des offensives successives avaient désorganisé les transports ferroviaires et je me suis toujours demandé pourquoi on avait pris cette mesure dangereuse à l'égard d'un grand blessé. Il est des cas où, comme dit l'autre, il ne faut pas chercher à comprendre et, d'ailleurs, ce n'est pas notre histoire...

Nous étions dans le même wagon — 40 hommes, 8 chevaux (en long) — et nous roulions depuis une heure. Une atmosphère étouffante régnait. C'était une de ces chaudes journées de printemps, lourde des premiers orages. Bien entendu, le convoi eut du retard, on nous mit sur une voie de garage. On repartit. Les hommes grognaient, leur fureur montait avec la fièvre. Stresemann geignait comme un petit enfant. Cela me faisait mal au cœur d'entendre ces plaintes. Oubliant qu'il ne comprenait peut-être pas le français, je lui saisis la main.

— Il n'y en a plus pour longtemps, pauvre vieux.

Il me répondit sans que je fusse étonné outre mesure :

— Je n'en ai plus pour longtemps.

Il voulait parler et boire. Boire d'abord, parler ensuite. C'est souvent ainsi quand on croit qu'il faut mourir.

Il me raconta son enfance, évoqua l'image de ses parents, ces braves gens du Texas ou du Massachusetts, et Paris. Il avait un tel amour pour la capitale que je n'osais pas l'interrompre. Il connaissait Montmartre, l'avenue de l'Opéra, la rue de la Paix, la Concorde... Ma parole, il en parlait mieux que je n'aurais su le faire.

— Paris !

Nous pleurions ensemble aux souvenirs rappelés.

— Panam !

Il disait cela avec un rien d'accent américain qui attendrissait et faisait sourire en même temps...

Voilà que je m'égare encore.

A la fin, je n'y tins plus :

— Mais tu es déjà venu en France ?

Il sourit faiblement :

— Oh ! souvent, très souvent... Je volais dans les trains.

Cela avait commencé à Philadelphie, alors qu'il était étudiant. Il aimait la bonne vie, la vie luxueuse, et les mensualités que lui servaient ses parents étaient insuffisantes. Il fréquentait les dancings et les bars au moment où l'Amérique n'était pas encore sèche, où on n'avait pas inventé les « speakeasies », l'alcool de bois, et les fausses marques de champagne. Il eût été bootlegger s'il avait vécu dans cette époque bénie.

Il fut écumeur de trains, simplement parce qu'il aimait l'élégance, la difficulté et le sport. Il avait eu d'ailleurs d'excellents professeurs. Car il existait à Philadelphie une école où l'on enseignait l'art de « voyager ». Et vous comprenez — n'est-ce pas — qu'il ne s'agit que d'un euphémisme, car les membres du corps enseignant avaient tous encouru plusieurs condamnations.

C'est Jack London, je crois, qui a écrit les *Vagabonds du rail*. Il y aurait un volume à écrire sur les écumeurs de trains. Le coup d'essai de Ulrich Stresemann fut un coup de maître. Il se rendait à Chicago. Dans le train, il fit la connaissance d'une jeune femme élégante et jolie. Ulrich lui fit la cour. Elle n'y fut pas insensible. La nuit vint. Vers minuit, il descendit dans une petite station, emportant avec lui ses bagages et ceux de sa conquête. Le coup lui rapporta 200.000 dollars de bijoux, que la bande à laquelle il appartenait se chargea de négocier.

C'est à Stresemann que j'ai pensé, lorsque j'ai lu dans les journaux l'information suivante :

« Le rapide N° 6 qui, se dirigeant sur Paris, quitte Marseille à 19 h. 20, avait comme chef de train M. Pierre Margailon, âgé de 40 ans, habitant Marseille.

« Entre Saint-Barthélemy et le Cannet, alors que le convoi venait de se lancer à son allure normale, deux individus masqués, revêtus de l'uniforme de la Compagnie P.-L.-M., surgirent brusquement dans le

wagon où se trouvait M. Margailon, fermèrent derrière eux la porte, se précipitèrent sur le chef de train et le menacèrent de leurs revolvers. L'un des malfaiteurs s'empara des clefs du chef de train, ouvrit une sorte de bahut installé dans le fourgon, appelé coffre à finances, où l'on serre les objets précieux et les valeurs. Il saisit un paquet de titres représentant une somme de 10.000 francs. Puis, poussant alors M. Margailon dans le coffre, les deux malandrins l'y enfermèrent.

« Profitant ensuite de ce que le rapide ralentissait dans une courbe prononcée, près de Vitrolles, ils sautèrent sur la voie et disparurent, d'autant plus facilement que la voie est peu éclairée à cet endroit.

« Peu avant la gare d'Avignon, le chef de train parvint à briser la porte du coffre. Il tira la sonnette d'alarme et le mécanicien arrêta le convoi, mais comme on ne pouvait songer à se lancer à la poursuite des bandits, le train reprit sa marche. A Avignon, M. Pierre Margailon, assez sérieusement blessé, dut être transporté à l'hôpital où il a été admis d'urgence.

« A Valence, le fourgon a été détaché et placé sous scellés.

« Le vague signalement qui a pu être fourni sur les deux bandits a été transmis aux gendarmeries des localités où ces derniers ont pu passer, ainsi qu'à Marseille où l'on suppose qu'ils ont dû se rendre après leur coup audacieux.

« Ajoutons qu'ils ne pourront tirer de leur méfait qu'un mince profit. Ils auront en effet de très grandes difficultés à écouler les titres qu'ils ont dérobés ».

Mais l'habileté des écumeurs de trains est bien supérieure à ce qu'un mince fait-divers pourrait laisser croire :

Le 13 décembre dernier, un rapide de luxe en route pour la Côte d'Azur filait vers Dijon. Les sleepings qui le composaient, quoique brillamment éclairés, étaient presque vides. Les employés des wagons-lits se trouvaient à peu près seuls. Les voyageurs dinaient au restaurant.

Parmi ceux-ci se trouvait une dame de la haute société parisienne portant un nom fort connu dans le monde du turf, qui se rendait à Cannes. Avant de quitter son compartiment elle avait déshabillé son fils, un enfant de huit ans. Etendu sur la couchette supérieure, le petit garçon somnolait.

Soudain la porte s'ouvrit, un homme vêtu de noir entra. L'enfant se réveilla. « Oh ! pardon », fit l'inconnu. La lampe en veilleuse trahissait à peine la silhouette du personnage. Il dit tout de suite :

— Oh ! pardon ! Je cherchais les lavabos.

Il disparut aussitôt.

Le lendemain, au moment de descendre en gare, la dame s'aperçut qu'on lui avait enlevé une mallette contenant 300.000 francs de bijoux.

Deux jours auparavant, dans le Nord-Express, une personnalité polonaise constatait que son portefeuille et 1.800 dollars lui avaient été subtilisés pendant la nuit.

Deux jours plus tôt encore, sur le trajet de Boulogne en Suisse, la valise d'un maharajah était escamotée. Le 17 novembre entre Bâle, gare de la frontière italo-suisse et Paris-Est, le portefeuille de l'ambassadeur d'un pays méditerranéen fut subtilisé ainsi que l'argent qu'il contenait.

L'énumération pourrait continuer : depuis cette époque trente-cinq vols importants ont été commis dans les grands rapides internationaux.

C'est une bande internationale, admirablement organisée qui opère. Elle est composée de Serbes, de Grecs et de Roumains. Elle possède en Amérique du Sud de véritables écoles perfectionnées auxquelles sont adjointes des usines clandestines de fabrication de faux billets de banque de tous les pays, de faux passeports, de faux papiers de toute nature.

Là, on forme avant de les lancer à travers le monde des jeunes gens qui aspirent au périlleux métier de pileurs de trains.

On y centralise les renseignements concernant tous les grands réseaux, les grandes compagnies de navigation, les grands ports de la terre. Et certains gangsters américains sont même des bailleurs de fonds.

C'est un de nos meilleurs inspecteurs de la Sûreté générale qui nous a donné les renseignements qui vont suivre :

Les malfaiteurs « enjambent » rarement une frontière. Ils commettent leur méfait dans les limites d'un territoire donné. Pourquoi ? Ils ont deux raisons qui tendent aux mêmes buts : ne pas démasquer leur identité, ne pas laisser de traces. Et voici pourquoi.

Si un écumeur de trains prend son billet dans une agence, par exemple, il doit donner des références, indiquer une adresse, ce qui est toujours dangereux.

D'autre part, les employés des wagons-lits gardent pendant tout le trajet les passeports de leurs clients. Les malfaiteurs préfèrent donc se présenter, suivant un terme usité

DU RAIL

dans la... profession, en « voyageurs payants », c'est-à-dire en quidam qui, au moment du départ, aborde avec un billet de première classe le « conducteur » d'une voiture de wagons-lits, lui demande s'il a une couchette libre et la loue sans autre formalité. Dans chaque convoi il y a plusieurs voyageurs de cette catégorie... Notons cependant que la règle n'est pas formelle. Certains de ces hommes voyagent avec deux ou trois passeports de nationalité différente, portant tous leurs photos.

A Paris même, il y a, notamment dans les milieux polonais douteux, plusieurs fabriques de ces fausses pièces d'identité.

Trois grands centres : Belleville, Charonne et les 3^e et 4^e arrondissements. Souvent, au cours d'une descente de police, on tombe sur un pauvre bougre qui répond à l'interrogatoire dans un sabir indéfinissable. Dans un tiroir on trouve des papiers à des noms différents :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande un inspecteur.

— Papiers camarades, répond l'homme.

Enfin, en territoire français, la grande majorité des vols dans les trains est commise dans un rayon de trois cents kilomètres de Paris ou de Marseille. Gros avantage : le voleur trouve des trains qui neuf fois sur dix lui permettent de rentrer à Paris où d'aller en Angleterre ou en Belgique, avant même que son vol ait été constaté.

■ ■ ■

Un certain nombre de « spécialistes » sont des gens très connus de la police. En voici un :

Jean Ebener, mort il y a quelques mois, était Autrichien. C'était un récidiviste dangereux. Il refusait toujours de donner son état civil et réussit plusieurs évasions audacieuses. De plus, il cumulait avec sa qualité de « d'écumeur de trains » celle de « rat d'hôtel » et plus particulièrement celle de « grimpeur de façades ».

Un jour, à Dieppe, il se querella avec sa maîtresse qui le trompait. Sa colère et sa jalousie étaient si grandes que, lui si doux d'ordinaire et si prudent, s'arma d'un couteau, fit du bruit, ameuta les voisins. On appela les gendarmes qui l'arrêtèrent et trouvèrent sur lui et chez lui un nombre considérable d'objets variés, mais tous de très grande valeur. On apprit qu'il avait essayé de les négocier en Normandie, notamment à Caen. Il s'évada.

Repris à Epinal, il s'évada du Palais de Justice et ne fut arrêté que quelques jours plus tard à Gérardmer.

Lorsqu'en décembre 1929, il fut, dans les Vosges, condamné à vingt ans de travaux forcés pour vols qualifiés, il était déjà titulaire depuis 1924 de dix condamnations, parmi lesquelles dix ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour.

■ ■ ■

Arnold Ruskin Treacher dit Allon William, sujet anglais, se donnait pour journaliste, mais était en réalité un spécialiste du vol de bagages à main. Il en

commit plusieurs sur le trajet Londres-Paris-Lyon.

Il assistait à l'arrivée des paquebots venant d'Angleterre et observait, derrière la haie des douaniers, le débarquement des passagers. Puis il traversait cette haie pour prendre la file, de préférence derrière une dame seule. Il la suivait au visa des passeports et à la douane, à l'ouverture des colis où il se rendait compte du contenu de ceux-ci. Si l'un d'eux l'intéressait, il suivait le ou la propriétaire dans le train, s'installait dans un compartiment voisin et opérait au moment propice.

Mais ce sont les Italiens qui méritent le plus d'attention, car ce sont eux qui ont le plus d'habileté. Tulio Tramato, prétendant s'appeler Juij Trepicionis, né au Brésil et se disant ironiquement commerçant en bijoux, fut arrêté à Paris, en gare de Lyon, au moment où il venait de dérober une valise. On s'aperçut alors qu'il avait commis une quinzaine de vols et qu'il ne s'était attaqué qu'à des étrangers de passage. Il formait équipe avec un autre Italien, Demetrio Poggi, dit Aurelio Shiron, né à Florence, ancien capitaine de bersagliers, et qui affirmait, lui, être commerçant en tissus. Il opérait en Italie et en France. Le chef de l'association était un dévoyé, français d'origine, espagnol d'adoption, Huberty, ingénieur mécanicien, qui, lui, était l'indicateur des « coups » profitables. Il savait repérer habilement les avocats connus, les hommes d'affaires, les officiers supérieurs.

Le trio s'était rencontré un jour dans un grand café situé en face de Saint-Lazare. On faisait un poker à quatre et, bien entendu, il n'y eut qu'un seul perdant qui, dépité, se décida à partir. Quand ils furent seuls, les tricheurs se mirent à rire. Ils avaient deviné qu'ils appartenaient au même milieu.

— Je suis à la traine, dit Tramato.

— Moi aussi, dit Poggi. Il me manque un commanditaire.

Ce fut Huberty qui avança les fonds car, pour réussir un grand « coup », il faut de l'argent. Cela dura jusqu'à la culbute, c'est-à-dire jusqu'à l'arrestation.

Toutes ces aventures ont été celles aussi de Ulrich Stresemann, de ce pauvre Ulrich, qui, un soir, dans un convoi de blessés, au milieu des gémissements et des râles, évoquait sa vie d'aventures, si pleine d'émotions, et qui le premier dévoila pour moi le secret des écumeurs du rail.

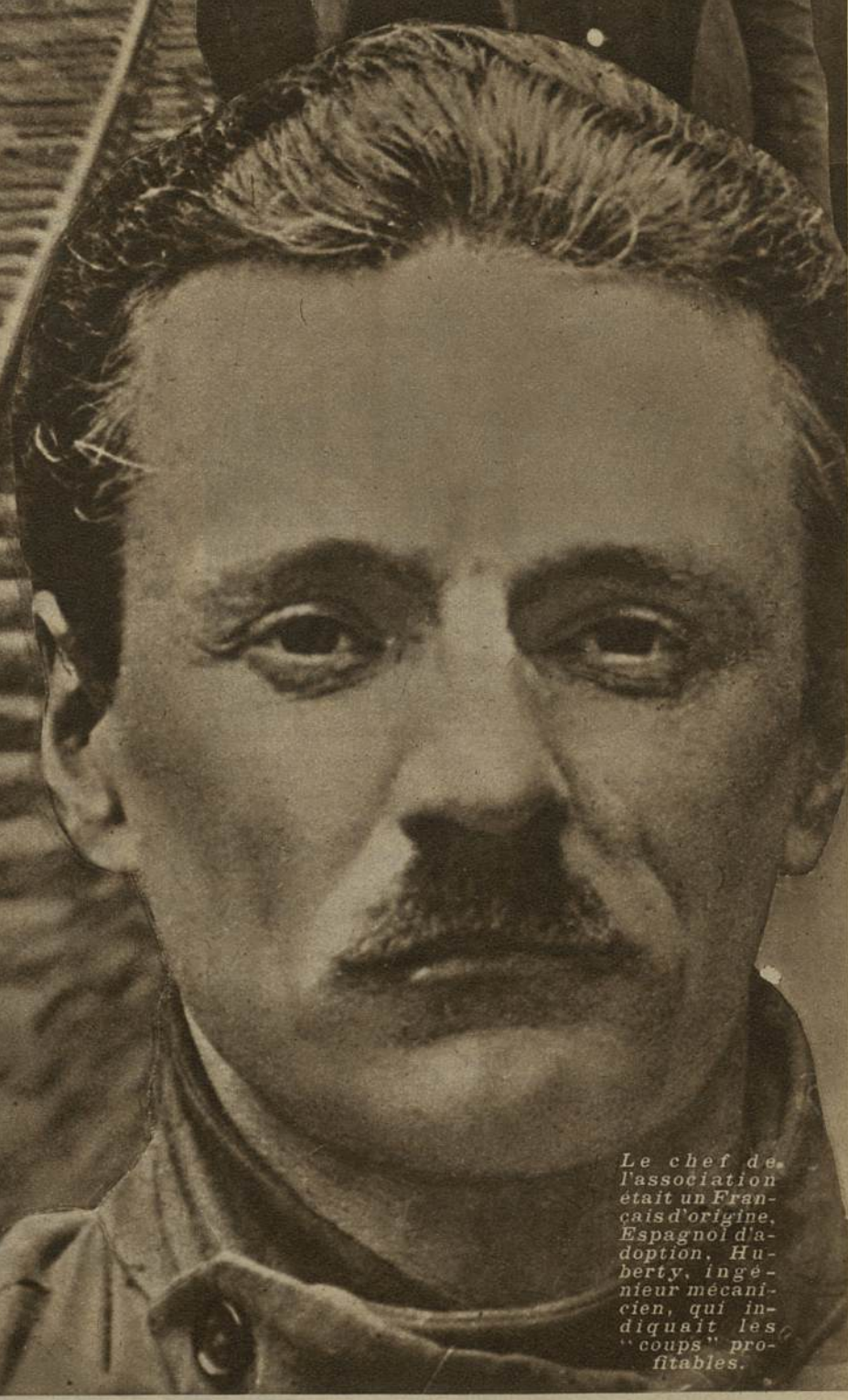
J. GUYON-CESBRON.



Ancien capitaine de bersagliers l'Italien Demetrio Poggi opérait particulièrement dans les rapides venant de Rome à Paris.



Arnold Treacher, dit Allon William, s'était spécialisé dans le vol de bagages.



Le chef de l'association était un Français d'origine, Espagnol d'adoption, Huberty, ingénieur mécanicien, qui indiquait les « coups » profitables.



Ecumeur de trains, l'Autrichien Jean Ebener, mort il y a quelques mois, était un récidiviste dangereux.

DIVERS FAITS

La fin d'un Don Juan

Beyrouth (de notre correspondant particulier.)

YOUSSEF Hassan Chaaban avait la réputation d'un Don Juan. Il n'y en avait pas comme lui, au village des Alaouites, pour séduire les cœurs. Les garçons de son âge l'admiraient et l'enviaient. Les maris le craignaient. Les femmes n'avaient d'yeux que pour lui.

Un jour, pourtant, Youssef Hassan Chaaban dut abandonner le domaine incontesté de ses chasses et de ses conquêtes. Attiré — on ne sait trop comment — dans une rixe, il se défendit comme un jeune lion et blessa grièvement l'un de ses adversaires, jeune homme d'excellente famille.

Youssef comprit que la vendetta ne lui laisserait pas de répit et prit le chemin de l'exil. Loin de son village, où il abandonnait tant de cœurs soumis à son bon plaisir, il s'enfuit, par monts et par vaux, et vint se réfugier dans un petit village du Liban, le Delabeya.

■ ■ ■

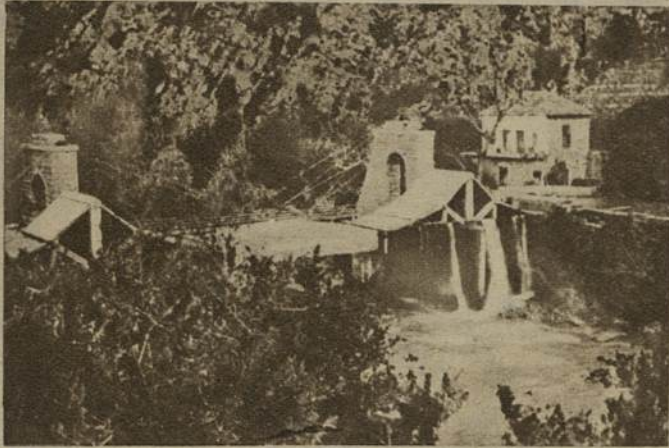
En changeant de pays, il perdit son prestige. Sa carrière de Don Juan devint pour lui sans profit et il dut se soumettre à la loi du travail. Un riche cultivateur l'embaucha comme ouvrier agricole.

Une dure existence commença pour ce professionnel de l'amour qui résolut de rompre définitivement avec son frivole passé et de « stabiliser » sa vie par un riche mariage.

Les jeunes filles étaient nombreuses. Youssef n'avait qu'à choisir. Il porta son choix sur la plus belle et sur la plus fortunée : Barbara Salloum.

Partie décisive pour l'ancien Don Juan. Il sut la gagner en faisant feu de toutes les ruses auxquelles pouvait se laisser prendre ce cœur naïf. Youssef était d'une extrême pauvreté, mais sa beauté, sa gentillesse eurent raison des dernières hésitations de la jeune fille qui accepta le mariage.

Ce fut une inoubliable lune de miel. Mais le bonheur du couple ne dura pas longtemps. Youssef n'avait vu, dans ce mariage, que l'occasion d'acquiescer de l'argent. Et, le premier enchantement dissipé, il démasqua son



Au bout d'une semaine, on découvrit dans un bois voisin le cadavre de l'enfant, à demi dévoré par les loups.



Condamné à mort, Youssef Hassan Chaaban fut pendu.



Il s'enfuit et vint se réfugier dans un petit village du Liban, le Delabeya, au pied du château des "Kurds".

Le commissaire Robert Bayard

LA carrière de M. Robert Bayard qui vient d'être nommé chef de la 1^{re} section des recherches criminelles à la Sûreté générale, est particulièrement rapide et brillante.

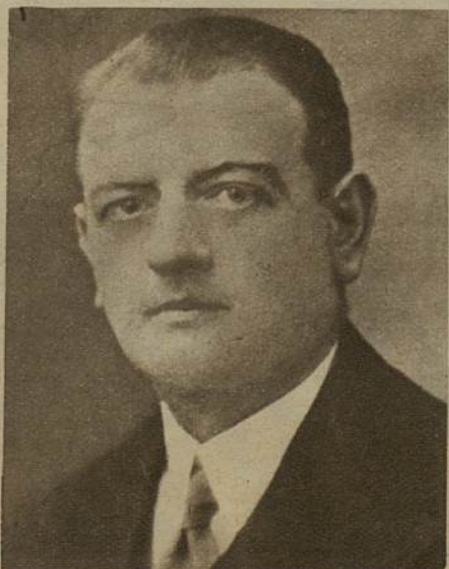
M. Bayard, né en 1889 à Baccarat, entra dans l'administration le 16 août 1913. Il fut nommé inspecteur de police à la brigade mobile de Reims. Il ne tarda pas à s'y distinguer. Aussi fut-il détaché aux armées, pendant la guerre, et chargé de missions extrêmement délicates et importantes.

En 1917, il était nommé commissaire de police et affecté au contrôle général des recherches de la Sûreté.

De ce jour, le jeune commissaire fut mêlé à toutes les grandes affaires criminelles. Il arrêta Vermandé, l'assassin de Nancy qui avait brûlé sa victime dans un four d'usine ; c'est lui qui démêla en quelques heures l'énigme du « marquis de Champaubert » ; en collaboration avec la police judiciaire, il fit arrêter le grand bandit international Mourey, etc.

Depuis 1924, il s'occupait plus précisément de la traite des femmes et du trafic des stupéfiants.

Sa récente promotion a été accueillie par tous comme une juste récompense des services rendus par ce jeune et brillant commissaire.



jeu. La jeune femme ne s'étonna pas tout d'abord des prétentions de son mari. Mais, un beau jour, elle s'inquiéta des demandes réitérées de Youssef, et prit conseil de son père. Ils décidèrent de convertir leurs deux fortunes en rentes viagères, réversibles après leur mort à une nièce, âgée de quatre ans, Catherine, fille d'un père décédé.

Les formalités furent accomplies, sans que les soupçons de Youssef fussent éveillés. Deux mois s'écoulèrent. Et, soudain, la colère de Youssef explosa. Il était au courant des mesures de méfiance prises contre lui. Cela ne se passerait pas comme ça, puis il se calma, se fit doux et câlin pour la petite Catherine, qu'il combla de prévenances...

Jusqu'au jour où la fillette disparut, mystérieusement.

■ ■ ■

Des recherches furent entreprises aussitôt. Au bout d'une semaine, on finit par découvrir, dans un bois voisin, le corps de l'enfant, à moitié dévoré par les loups.

L'émotion fut grande et l'opinion publique fut unanime à accuser Youssef, à qui devait profiter ce crime odieux, et qui, étrange coïncidence, était parti pour Tripoli.

On attendit son retour. On lui cacha les soupçons qui pesaient sur lui. On le surveilla de près.

Le soir, au moment du souper, avant que sa femme ne prit une première bouchée, un brigadier de gendarmerie fit irruption dans la petite maison :

— Ne mangez pas, malheureuse : votre nourriture vient d'être empoisonnée par votre mari.

— C'est faux, répliqua Youssef, furieux.

— Soit, s'écria le gendarme ; alors vide toi-même le contenu de son assiette.

Youssef, cette fois, se troubla et, rageur, laissa échapper :

— Et puis, tu m'agaces, ça ne te regarde pas.

Il voulut s'enfuir. Mais trois gendarmes, qui le guettaient, l'immobilisèrent.

■ ■ ■

Et l'ancien Don Juan finit par avouer : pour que l'héritage lui revienne, il avait étranglé la petite nièce, puis était allé à Tripoli acheter du poison pour se débarrasser tour à tour de sa femme et de son beau-père, et jouir seul de la fortune.

Condamné à mort, Youssef fut pendu...

MOHEDDINE TAWIL.

JEUNES GENS! JEUNES HOMMES!

qui recherchez une situation aisée

L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DETECTIVES-REPORTERS

avec son enseignement par correspondance, vous permettra d'obtenir rapidement une situation large et indépendante en vous ouvrant de nombreuses carrières. Sans engagement de votre part, écrivez.

L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DÉTECTIVES-REPORTERS (Serv. dir.), 32, r. St-Marc, Paris (2^e)

GROSSISSEZ VITE

Si vous restez maigre, c'est votre faute ! vous pouvez engraisser très facilement avec les CACHETS FLORENTIN qui font grossir vite, donnent de la chair, fortifient.

LES CACHETS FLORENTIN

sont composés de poudres de plantes, ils ne contiennent aucun produit chimique, ils sont garantis inoffensifs.

Ne gardez plus les saillères, les joues creuses, une poitrine rentrée. Grossissez, vous serez beaucoup mieux. Faites une cure d'un mois des CACHETS FLORENTIN envoi discret et franco : 30 fr.). Dépôt : Pharmacie Marcadet, 26, rue Marcadet, Paris (18^e).



MONTRE-BRIQUET

estampillé semi-automatique 50^f garanti 10 ans

même mod. sans montre Envoi contre rembourse. 10^f Fabr. E.V. LYNDA, MORTEAU près Besançon

Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.



VENTE RÉCLAME

MONTRE et chaîne, ou bracelet de précision, pour homme et dame, remontoir à archant 36 heures. Même prix: Bracelet homme ou dame, lumineux au choix. Garanti 6 ans sur bulletin spécial. Env. cont. rembi^f Fabrique L. L. ERVICT, Rue Améot, Paris

9^{fr.}

Avez-vous lu **VOL de NUIT ?**

PAS DE RHUMES L'HIVER, avec le PETIT PAIN DE TORTOSA

NUC DE RÉGLISSE D'ESPAGNE DIGESTIF ET PECTORAL RÉGLISSERIE DAUPHINOISE, VALENCE (DROME)

PAUL MORAND



Avez-vous lu **VOL de NUIT ?**



A VOTRE POIGNET

CE CHRONOMETRE

vous donne l'heure exacte et vous permet de prendre les temps au 1/5^e de sec. ainsi que la vitesse en auto, gar. 10 ans 39.

Av. mouvem. antimagnétique. 44. Modèle de poche. 35. Env. c. rembi^f Fabr. E. V. LYNDA, Morteau, près Besançon. Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.



L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 CE), Londres W. 1

CONFESsION...

Budapest
(de notre correspondant particulier.)

Le marteau a disparu !
Le bruit de ce coup de théâtre se répandit dans Kecskemet, à la veille du procès. On se racontait les détails de cette étrange nouvelle. La porte du bureau de la police où étaient gardés, en attendant les assises, l'arme du crime et une veste verte, tachée du sang de la victime, avait été fracturée. Dans ces conditions, Friedrich Fischl, l'homme que Rudolph Steinherz avait choisi pour se faire assassiner, allait-il comparaître devant les juges ?

La ville était en fièvre. Après une longue délibération, où le Parquet fut appelé à donner son avis, on décida d'ouvrir, pour la forme, l'audience annoncée.

Friedrich Fischl parut. Il était plus gros que le jour de son arrestation. On murmurait à ce propos qu'un ami mystérieux lui avait, pendant sa détention, envoyé de la nourriture, mais qu'interrogé sur ce point, le prévenu avait refusé de nommer son invisible bienfaiteur.

Cette audience qui devait être une audience de pure forme fut pourtant pleine d'émotions.

On rappela tout d'abord l'essentiel de l'affaire : Fischl était inculpé d'avoir tué à coups de marteau Rudolph Steinherz, directeur du Casino de Kecskemet. Il déclarait l'avoir fait, à la prière de sa victime. Celui-ci, en effet, se voyant acculé à la faillite, avait décidé, afin de sauver sa femme et sa fille de la misère, de se faire assassiner. Après avoir contracté plusieurs assurances sur la vie, il avait choisi avec soin son assassin et fourni l'arme du crime...

Certes, la partie civile, représentée par la veuve de la victime, soutenait que Fischl avait assassiné pour voler. Mais cette thèse était bien difficile à soutenir, et avait peu de chances d'être retenue.

La disparition du marteau rendait pourtant l'affaire mystérieuse. Fischl avait-il des complices ? Qui avait volé l'instrument du meurtre ?

On entendit encore les médecins experts, chargés d'examiner l'état mental du meur-

trier. L'un le déclarait entièrement responsable. L'autre concluait en faveur d'une lourde hérédité...
Tout cela n'apportait rien de bien nouveau au dossier de cette fantastique histoire, et la salle, anxieuse, passionnée, commençait à murmurer son impatience, lorsque le président se pencha pour prendre conseil des assesseurs.



A la veille de cet étrange procès, un coup de théâtre éclata dans la petite ville de Kecskemet qui fut prise de fièvre.



La veuve de Rudolph Steinherz, en face de qui il contracta plusieurs assurances, au cours de l'audience.

Parmi les pièces à conviction : pardessus, portefeuille, montre, le marteau (ci-contre à gauche) avait disparu.

Friedrich Fischl, qui prétend avoir été enlevé par sa victime, assista, morne, égaré, au procès.

Budapest n'est qu'à une centaine de kilomètres. Avec un peu d'argent volé, il se met en route, se fait embaucher comme apprenti pâtissier, gagne quelques sous, en met de côté, et se les fait voler par son père. Peut-être était-il alors décidé à prendre la bonne route. Cet événement va à tout jamais changer son destin.

L'enfant apprend à juger les siens. Sa mère n'a que des faiblesses à l'égard de son mari débauché. Elle ne sait pas résister aux demandes d'argent réitérées de l'homme qui s'enivre et la menace.

De sombres pensées me traversaient la tête, écrit-il ; ma mère intervenait pour me refenir au bord du parricide.

Nuremberg. Puis il se fait rapatrier à Budapest, où presque aussitôt il est arrêté pour vol et jeté en prison.

A sa libération, des révolutionnaires qu'il a connus dans sa cellule l'entraînent dans leurs bandes, mais le goût des voyages ne l'a pas quitté. Il repart, une seconde fois, gagne la Yougoslavie, d'où il est refoulé, et retourne, misérable, à sa ville natale.

C'est là que son aventureuse destinée devait lui faire rencontrer Steinherz. Comment cet homme, dont on se plaisait à vanter le charme et l'esprit, s'attachait-il au jeune dévoyé ? On ne sait encore. Avait-il déjà choisi en lui l'exécuteur de son fatal et héroïque projet ? Se voyait-il déjà acculé à cette faillite dont il ne pouvait pro-



téger toute sa famille qu'en disparaissant ? Dans ses mémoires, Fischl présente d'abord Steinherz comme un bienfaiteur envoyé par la Providence. Il est reçu chez lui, pourvu d'argent, traité comme un véritable ami. C'est lui à qui bientôt Steinherz confie le soin de diriger ses affaires pendant ses nombreux voyages. Loin d'abuser d'une aussi étrange confiance, Fischl, hier encore vagabond et courant les routes, fait preuve de sérieux, de dévouement et tout serait allé pour le mieux si son patron ne lui avait fait part soudain de sa monstrueuse idée de se faire tuer par lui.

En vérité, parvenu à ce passage de sa vie, Fischl est peu loquace. Sans doute craint-il de contredire les déclarations qui résultent de ses aveux à l'instruction. Toutefois, les détails qu'il donne sur les circonstances du meurtre l'éclaircissent d'une lueur saisissante :

— Lorsque Steinherz, écrit-il, me pria de l'assommer avec le marteau, je me mis à trembler fortement et je lui dis que je renonçais à exécuter son ordre. Mais il insista tant, déclarant que je savais ainsi deux femmes de la misère, que je finis par y consentir tout de même, d'autant plus qu'il me rassura, en me montrant combien il était calme. Ainsi, je me risquai à lui en assénant un premier coup ; mais je reculai aussitôt. Steinherz se mit alors lui-même un bâillon dans la bouche, afin de ne pas se trahir par des cris de douleur et me fit signe de revenir. Je suis tout à fait sûr qu'à ce moment je perdais le contrôle de moi-même. Car, en lui assénant les autres coups, je ne regardais point où et comment je frappais.

« Je ne sus que par les journaux que j'avais tué Steinherz. Je n'appris également que par les journaux que les coups que j'avais frappés sur lui s'étaient répartis sur tout son corps ; cela prouve, selon moi, que je n'avais aucunement conscience de ce que je faisais... »

Bientôt, les jurés diront si « l'assassin au marteau », qui estime ne mériter que trois mois de prison, a justement évalué la condamnation qui sanctionnera son crime étrange.

G. STREM.

— Messieurs, déclara-t-il, en raison de l'étrange disparition des plus importantes pièces à conviction, j'ajourne les débats sine die.

Il allait partir, lorsque l'avocat de Fischl lui tendit un paquet de feuillets couverts d'une écriture très serrée.

— Monsieur le Président, voulez-vous me permettre de vous communiquer ces mémoires. Leur lecture vous intéressera, j'en suis sûr.

Le Président regarda ces pauvres feuillets maladroitement reliés par une ficelle, haussa les épaules, et les mit rapidement dans sa serviette.

— Merci, je les lirai.

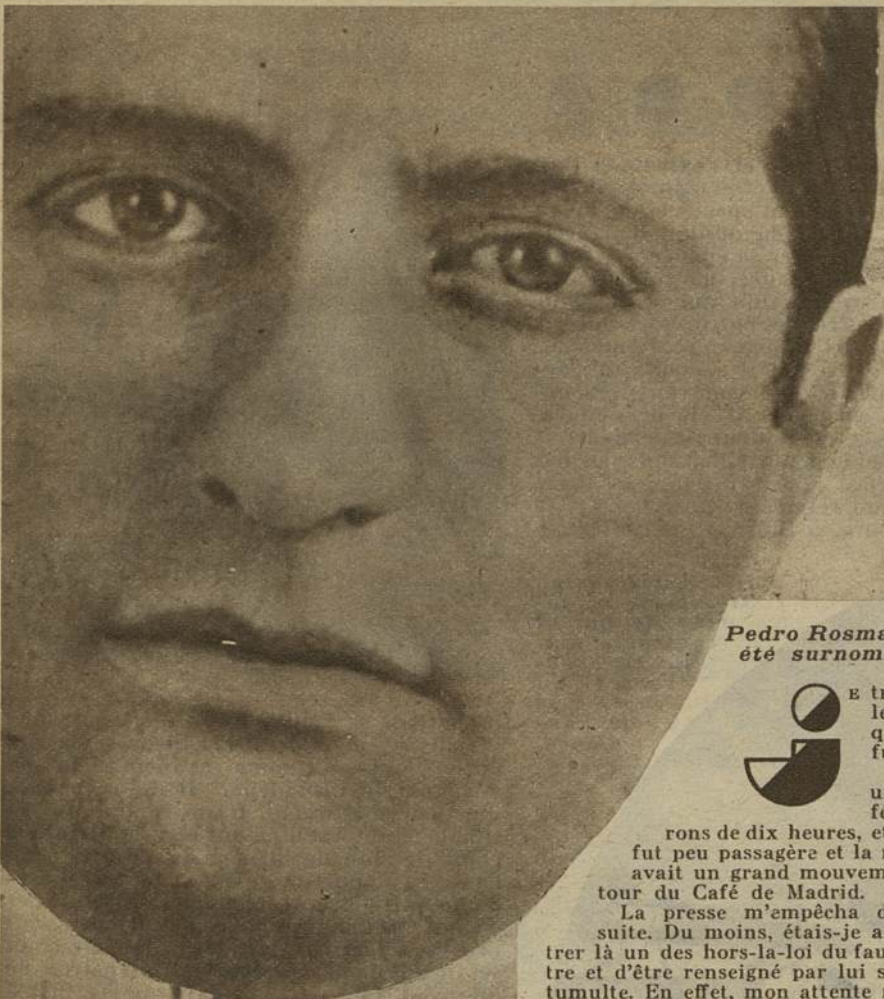
— Merci, je les lirai.

— Merci, je les lirai.

Friedrich Fischl racontait sa vie... Récit confus, incohérent, où bien souvent les événements se trouvent enchevêtrés, mais qui constitue un extraordinaire document sur le passé tumultueux de celui qu'on n'appelle plus en Hongrie que « l'assassin au marteau ».

Coincidence fatidique dans la date de sa naissance. Fischl est né le 13 janvier 1913. Il y voit le signe de sa vie tourmentée, et tourmentée par le démon du malheur. Aux





Pedro Rosmarin, qui avait été surnommé "Piter".



Je traversais le boulevard, aussitôt que j'entendis la fusillade...

Cela se passait un lundi de la mi-février, aux environs de dix heures, et bien que l'heure fut peu passagère et la nuit glaciale, il y avait un grand mouvement de foule autour du Café de Madrid.

La presse m'empêcha d'entrer tout de suite. Du moins, étais-je assuré de rencontrer là un des hors-la-loi du faubourg Montmartre et d'être renseigné par lui sur les causes du tumulte. En effet, mon attente ne fut pas trompée, car j'aperçus Pierrot, un de ces mauvais garçons dont on se dit qu'ils sont peut-être retirés des affaires. Il collaborait à sa manière au service d'ordre, invectivant les passants, les suppliant de laisser un passage, afin qu'il fût possible d'enlever les blessés. J'en profitais pour avancer jusqu'à lui. De partout montaient les rumeurs de la foule exaltée.

— Ils se sont tirés dessus. Mince de carton ! Il paraît qu'il y a une femme blessée. Le sang a giclé sur la glace. On vient d'arrêter l'assassin...

— Eh bien ! Pierrot, murmurai-je, les connais-tu ?

Il me fit signe de patienter et nous entrâmes dans la taverne. L'atmosphère était électrique. On relevait trois blessés, trois hommes au visage cuivré, aux yeux clos, comme s'ils étaient déjà morts ; on épongeait le sang qui coulait de leur poitrine. A quelques mètres, dix gardiens de la paix maintenaient un homme jeune aussi, le protégeaient, car des promeneurs excités l'injuriaient et lui montraient le poing. Il prononça quelques mots en espagnol et son calme m'étonna. Il s'essuyait la joue avec une pochette en soie, car une femme l'avait griffé. Entre les deux groupes, un joueur de cartes, dérangé de sa partie, contentait la curiosité des badauds.

Ce champ de bataille, dans le décor des glaces multipliées à l'infini, de l'orchestre interrompu, des tables renversées, cet armistice tragique qui laissait l'assassin en face de ses victimes, ce petit homme, à la voix nasillardre, conteur intarissable, redisant dix fois la même histoire, formaient un ensemble surprenant. Pierrot et moi, nous écoutâmes malgré nous...

— Qui aurait pu croire cela ! expliquait le bavard. J'ai vu entrer trois de ces hommes avec deux femmes. Ils se sont installés près de moi et, peu de temps après, un homme qui paraissait les connaître s'est installé sur la même banquette, mais deux tables plus loin.

A cet instant du récit, Pierrot attira mon attention par une exclamation banale, puis il cligna de l'œil dans ma direction, d'un air entendu.

— Les trois hommes et les deux femmes ont discuté ensemble, mais sans hausser la voix, reprit le bavard. L'un — celui qui tira, l'assassin, — paraissait à vrai dire plus exalté que les deux autres et les femmes s'employaient à le calmer. Je ne pourrais répéter ce qu'ils disaient, ils s'exprimaient en espagnol.

Non loin du port de Buenos-Ayres, où avait commencé leur trafic, ils possédaient des villas fastueuses.

Mary del Caril Vildès était la mes, Tesone, qui possédait des

argentin tira tout le monde d'embaras. Pierrot, au Café de Madrid, m'avait déjà révélé la personnalité de l'homme énigmatique, Alonzo Luis Fernandez, un Argentin de Buenos-Ayres, déjà connu dans tous les tripots, où se volatilisent les plus gros enjeux. L'interrogatoire m'apprent cependant des renseignements que j'ignorais. Alonzo était un de ces habitants de la rue Notre-Dame-de-Lorette, qui ne se voient qu'aux lumières. Il avait trente-six ans. Il réclama sa maîtresse, Francisca Pena Tortés, et l'envoya chercher chez lui. On lui demanda pourquoi il avait tué. Il le prit de haut, insistant sur ses relations, sur sa grande fortune, sur l'importante situation de sa famille. On serra le questionnaire. Alors Fernandez commença l'histoire d'une vendetta imprévue.

— J'ai connu en Argentine, expliqua-t-il, les trois hommes que j'ai tués. Ils se sont ligüés contre moi et, comme nous avions l'habitude de jouer ensemble, ils m'ont volé quatre mille pesos, cent mille francs de votre monnaie. J'ai voulu leur faire rendre gorge. Ils ont disparu. Je les ai cherchés... On m'avait dit qu'ils étaient en Espagne. J'ai parcouru l'Espagne, y faisant du commerce. J'ai enfin appris qu'ils étaient en France. J'y suis venu l'an passé, en août. Je les ai retrouvés dans un café de la rue Notre-Dame-de-Lorette. Je leur ai réclamé mon dû. Ils m'ont fait de très belles promesses. J'ai patienté pen-

Où était l'assassin ? questionna Pierrot :

— Sur la banquette. Je ne prêtai attention à ce qu'il fit que lorsqu'il appela le garçon, comme pour payer. Il se leva, mit la main à sa poche. Au lieu d'en sortir un billet, il en retira un revolver. Un cri nous fit lever la tête. Une femme hurlait : « Au secours, il va tirer ! » En même temps, nous entendîmes plusieurs détonations. A peine aurait-on eu le temps de compter une seconde. Le meurtrier avait visé juste, au cœur. Les deux femmes cachaient la tête sous leur manteau ; elles se faufilaient entre les tables. Il fit cinq ou six pas, à reculons, sans quitter du regard l'homme qui était assis à deux tables plus loin et qui tout à l'heure avait échangé de rapides paroles avec son groupe. L'homme se leva, vint sur lui. Le meurtrier tira une fois encore, sans hésitation. Dans le café, c'était la panique. Les musiciens se dissimulaient derrière leur pupitre ; les femmes restaient figées sur les banquettes. L'assassin jeta son revolver et se précipita vers la porte. Il allait la franchir, lorsqu'un garçon de l'établissement — le seul homme qui eût conservé son sang-froid — le ceintura...

Nous nous tournâmes vers l'assassin. De ses mains, déjà enchaînées, il ramenait les pans de son manteau sur sa poitrine. Un gardien de la paix lui assura son chapeau sur sa tête. Il suivit ses gardiens docilement, sans accorder un regard aux blessés...

Nous nous rapprochâmes alors du groupe sanglant. Pierrot, quand il eut vu leurs visages, murmura deux noms : « Piter, Cabeco ». Une femme, penchée sur un des blessés, échevelée, murmurait des mots espagnols, sans suite.

— Es mio... es muy enfermo. (C'est le mien, il est bien mal !)

Pierrot la consola.

— Ne te désespère pas. Il s'en tirera !... Elle le remercia dans des sanglots, l'embrassant presque...

— Ah ! Dieu te protège !...

On lui conseilla d'attendre l'arrivée de la voiture-ambulance. Elle ne voulut rien entendre et, distribuant des pourboires, elle demandait qu'on emmenât son blessé dans un taxi. Elle s'affolait.

— Vite, vite, le meilleur médecin... Emmenez-le dans une clinique, la plus chère. Nous pouvons payer. Nous sommes riches !...

— Elle tient à rester avec lui pendant la route et à ne pas laisser son amant sous la garde de gens inconnus, m'expliqua Pierrot. Parbleu, il a cinq cent mille francs dans son portefeuille !...

Nous assistâmes au transfert. On emmena les trois blessés à l'hôpital de la Charité. Pendant la route, on les fouilla : l'un avait dans ses poches un revolver d'ordonnance, à long canon, de 8 mm et un énorme couteau de cuisine. Leurs noms ne m'apprirent rien : ils se nommaient Edouard Pronsato, Pedro Rosmarin et Alberto Vincento Tapia.

Pierrot apprit ces renseignements sans sourciller, cependant, m'entraînant à l'écart, il murmura :

— L'un des blessés a des papiers au nom de Tapia, en réalité il s'appelle Tesone et nous le connaissons sous le surnom de Cabeco. Cabeco, ça veut dire le petit. Rosmarin, nous l'appelons Piter.

Le cortège n'était pas plutôt arrivé à la Charité que nous apprîmes qu'ils avaient tous les trois expiré...

Nous revînmes au commissariat de la rue Drouot. On y interrogeait l'assassin. Les plus hauts représentants de la police et de la justice s'étaient dérangés pour le voir : M. Pressard, procureur de la République, M. Xavier Guichard, directeur de la police judiciaire, le commissaire Guillaume. Ils n'entendaient point les réponses qui leur étaient faites : le prisonnier s'exprimait dans la langue espagnole. Un journaliste



L'interrogatoire du meurtrier fut difficile car il ne parlait que l'espagnol.



Fernandez était entré le dernier dans l'association.

Très calme, l'assassin fut emmené au commissariat.

Une glace concave leur permettait de voir les cartes qu'ils servaient.

LES

dant plus de six mois. Tout à l'heure, je leur ai exprimé ma colère. Ils se sont fâchés. Une de leurs femmes a ouvert son sac comme pour en tirer un revolver. Je connaissais assez Piter et Cabeco pour savoir qu'ils étaient capables de me tuer. J'ai tiré sur eux pour avoir la vie sauve...

Il n'avait pas fini que Francisca, sa maîtresse, entrant dans le commissariat. Elle hurlait à la mort. En apercevant son amant, elle se jeta sur lui et le couvrit de baisers.

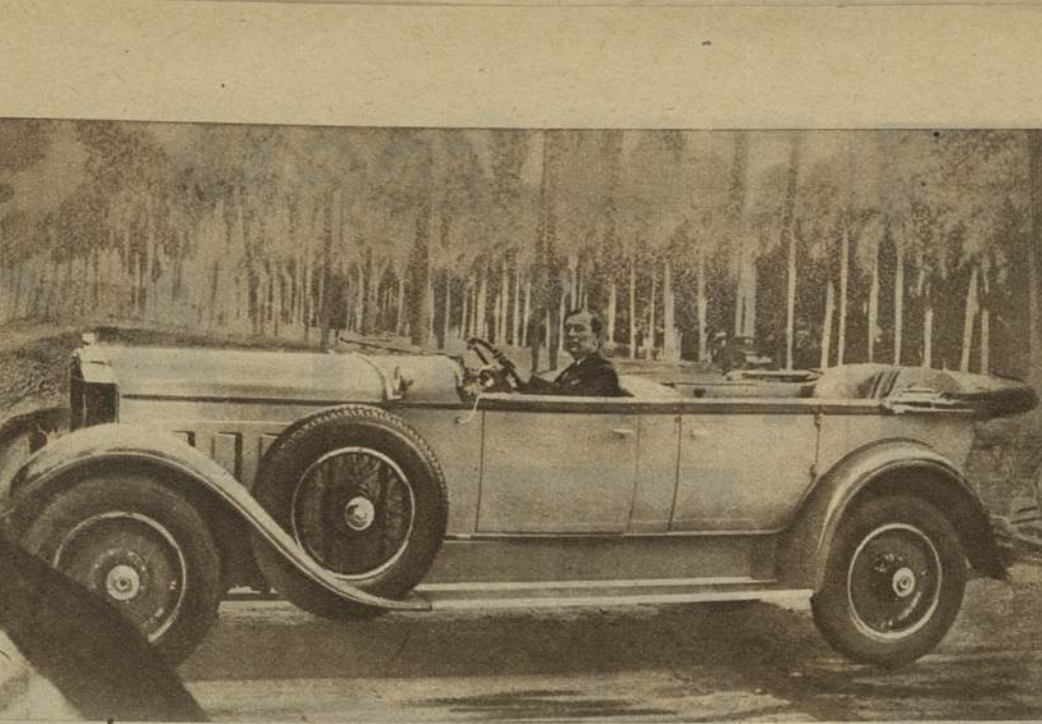
— Que pouvez-vous me reprocher ? cria-t-elle. Je l'aime. Il m'a toujours protégée. Je l'ai accompagné à Paris. Je devais travailler dans la couture. Fernandez est un honnête homme. S'il a tiré, c'est qu'il a été menacé...

On n'en put rien tirer d'autre, sinon des larmes. Vainement chercha-t-on à savoir quel rôle avait pu jouer dans la vie de Fernandez une Grecque, Jeanne Comitas. Quand Fernandez fut conduit au Dépôt, les magistrats et les policiers avaient l'impression qu'ils quittaient un trafiquant de traite des blanches, et que ce corsaire avait tué trois autres corsaires, trafiquants de femmes, comme lui, pour les punir d'avoir manqué à leurs engagements. De quels « colis » l'avaient-ils privés ? Quelle femme lui avait-elle enlevée ? Ses victimes maintenant dormaient leur dernier sommeil...

Nous regardâmes défiler dans la nuit les autos des magistrats. Pierrot et moi nous revînmes par les boulevards, maintenant déserts, bien décidés à ne pas nous quitter avant l'aube. Quand nous fûmes tout à fait seuls, j'interrogeai :

— Eh bien ?
— Eh bien ! répartit Pierrot, tu viens de voir se dissoudre le groupe des Quatre...





...ait la maîtresse de l'une des victi-
...ait des papiers au nom de Tapia.

Tesone, millionnaire comme ses complices, parcourut
toute l'Amérique du Sud dans une automobile somptueuse

Tesone était plus connu
sous le surnom de "Cabeco".

errot,
per-
Luis
déjà
lisent
apprit
orais.
e No-
ux lu-
sa
avoys
moi il
r ses
mpor-
ques-
stoire

— Les Quatre ?
— Les nouveaux grands écumeurs de Paris...
La vérité peut parfois paraître invraisemblable. Je regardais Pierrot, non sans méfiance, comme s'il allait me raconter une de ces histoires auxquelles je n'accorde aucune créance. Mon scepticisme ne lui échappa point, mais il n'en parut nullement affecté. Les événements ont depuis confirmé son récit, sans quoi je n'aurais sans doute jamais publié ses confidences.

— Tout ce que tu as entendu, tout ce qu'a raconté Fernandez, c'est du « flanc », des mensonges, murmura-t-il. La vérité est plus intéressante pour ceux que peut préoccuper la personnalité, souvent multiple, des hors-la-loi.

« Pedro Rosmarin, celui que nous connaissons sous le nom de Piter, Edouard Pronsato et le faux Tapia, Tesone, que nous avions surnommé le Cabeco, étaient les trois personnages principaux du groupe où Alonzo Luis Fernandez, l'Argentin, fut accueilli... »

« Nous les connaissons peu en France, avant que survint, en Argentine, le coup d'Etat qui les chassa, mais leur réputation et leurs histoires nous étaient déjà parvenues d'Amérique. »

« Les Quatre, des trafiquants de traite des blanches ? Ce serait bien mal les connaître. Les femmes ne les intéressaient que pour en jouir, non pour en vivre. Ils domi-

ussent à faire aucun effort. Bien entendu, ils commençaient par perdre.

« Ils ont continué par l'Amérique avant de revenir à Buenos-Ayres. Ils s'y trouvaient en toute tranquillité, y poursuivant leur vie de rapines, lorsque la dernière révolution les en délogea. Dans les pays de l'Amérique du Sud, comme dans quelques autres pays, les « grands internationaux » sont groupés dans de vastes associations, et ces associations ont une caisse commune. Quand les voleurs puissants savent que leur compte en banque est menacé, ils vont chercher asile dans des pays plus accueillants. En France, par exemple. Ainsi firent Rosmarin, Pronsato, Tesone et Fernandez... »

« Ils arrivèrent chez nous, bien décidés à ne pas perdre leur temps. Ils étaient passés maîtres dans ce que nous appelons « le char », le coup de « ma tronche », ou le coup « à l'américaine ». »

« Je t'ai dit que ces hommes avaient — trois d'entre eux du moins — beaucoup d'argent. Leur profession consistait donc à rechercher des hommes ayant aussi beaucoup d'argent et qui se pouvaient voler. Tous les moyens étaient bons. Aussi se divisaient-ils dans les grands hôtels, les grands restaurants, les boîtes de nuit, les cercles de jeu, les champs de courses, faisant semblant de ne pas se connaître, ne se réunissant ensemble que rarement. Ils montraient facilement leur fortune — et ils avaient toujours des sommes importantes dans leur portefeuille. Fernandez, par exemple, jouait chaque jour de dix à quinze mille francs aux courses et il les déposait ostensiblement entre les mains des bookmakers. Piter, Cabeco et Pronsato entretenaient richement des femmes de rencontre. Ils se disaient industriels et commerçants. Piter offrait d'importantes commandites aux maisons de cinéma, aussi sa carte de visite portait-elle la mention « cinéaste » ! »

« Ils jouaient tous les jeux, avec les Argentins le « frisco », avec les Français un poker facile à apprendre et qui se joue toujours à deux. Je ne te répéterai jamais assez qu'ils commençaient toujours par perdre. Ils disposaient assez largement de ce qu'ils appelaient de petites sommes, vingt mille, trente mille francs. Seuls, les gros enjeux retenaient leur attention. »

« Voici comment ils procédaient. Ils avaient, collée dans la paume de leur main, une glace minuscule, d'un centimètre de diamètre, qui leur permettait de voir toutes les cartes de leur adversaire quand c'était à leur tour de donner. Ajoutez à cela qu'ils étaient maîtres dans l'art de dissimuler une ou plusieurs cartes à l'intérieur de leur main et qu'ils savaient — et comment — faire sauter la coupe. »

« Quand, ayant subi quelques pertes, ils avaient attiré la cupidité de leur adversaire, ils lui distribuaient un très beau jeu et s'en distribuaient ensuite un plus étonnant encore. Puis, ils forçaient les enjeux. L'adversaire, sûr de sa chance, augmentait à chaque fois les mises. Ils suivaient. Ils déceulaient les risques. Ne connaissaient-ils pas les possibilités de l'adversaire et leur partenaire n'avait-il pas pleinement confiance en eux, ayant vu, de ses propres yeux vu, les trésors qui gonflaient leurs poches. Selon la fortune du volé, ils abattaient leurs jeux, quand l'ensemble des mises atteignait deux cent, trois cent mille francs, un million, plusieurs millions. Ainsi suivaient-ils l'exemple de cet « international » qui, en janvier dernier, délésta une Américaine de quatre millions. Ils réussissaient toujours. Plus les parties étaient importantes et plus ils gagnaient... »

« Leur savoir de tricheurs ne leur interdisait point de s'engager dans d'autres « affaires » moins brillantes, mais non moins profitables. Ils savaient « vendre » un diamant faux pour un diamant vrai — étant bien entendu qu'ils avaient fait auparavant expertiser un diamant vrai, sous les yeux de l'acheteur, et qu'il leur

avait suffi d'y substituer un morceau de verre. Leurs trucs étaient innombrables. Leur richesse leur permettait de risquer des parties impossibles. Elle s'accroissait sans cesse. »

J'interrompis Pierrot.

— Entre eux, ils avaient un pacte, n'est-ce pas ?

— Sans doute. Sans quoi, eussent-ils constitué le groupe des Quatre ? Ils partageaient entre eux les bénéfices de toutes les affaires, au prorata des sommes engagées et de l'effort fourni.

— Mais cela, repris-je, n'explique pas le drame.

— Cela l'explique très bien, au contraire. Rosmarin, Pronsato et Tesone étaient les plus riches des quatre. Alonzo Fernandez, nouveau venu, était beaucoup moins fortuné, et, seules, son habileté, son ambition, l'avaient fait admettre dans le cercle des trois autres seigneurs.

« Il arriva, la semaine dernière, que les Quatre réussirent à entraîner dans une vaste partie de cartes un industriel parisien à qui ils gagnèrent quatre cent mille francs... »

« Au lendemain, quand le joueur malchanceux s'éveilla, il s'interrogea sur le point de savoir s'il n'avait pas été volé. Il s'en ouvrit à tierces personnes et ne parla rien moins que de déposer une plainte à la police judiciaire. »

« Piter voulait arranger les choses, car il avait lié des relations d'amitié avec un autre grand industriel à qui il se proposait de gagner au moins un million. Un scandale, une enquête, eût fait à tout jamais échouer la nouvelle entreprise. Il fallait donc transiger à tout prix. Transiger, cela signifiait rembourser. Piter fit le geste et remboursa... »

« Des quatre, Alonzo Fernandez était le seul qui n'eût pas été prévenu. Piter, Cabeco et Pronsato le mirent au courant, le soir du meurtre, en prenant l'apéritif, à six heures, au Café de Madrid. Fernandez protesta. Il se moquait bien de la police. La tricherie n'avait pas été découverte et, d'ailleurs, quand il avait joué et gagné, il avait toujours payé ses amis. Que lui importait une enquête ? »

« — Il faut rendre. C'est la sagesse, maintint Piter. »

« — Vous en parlez à votre aise, répliqua Fernandez. Vous êtes riches. Je ne suis qu'un débutant. Je ne veux pas sacrifier cent mille francs à des craintes ridicules. Et, d'ailleurs, l'affaire du million n'est pas faite. Je réclame ma part et me moque du reste... »

« La discussion prit un ton vif. Les quatre amis se séparèrent vers huit heures, se donnant rendez-vous à dix heures, afin de reprendre la discussion et d'en arriver, autant que faire se pouvait, à une conciliation. A l'heure fixée, ils arrivèrent séparément au Café de Madrid. Piter s'installa un peu plus loin que les autres compères, afin de surveiller les mouvements de Fernandez. »

« Ils ne réussirent pas à s'entendre. »

« — Nous avons décidé de payer, expliqua le Cabeco. Tu ne toucheras pas ta part... »

« C'est alors que Fernandez fit mine de les quitter, d'appeler le garçon, de payer et qu'il sortit son revolver... »



Edouard Pronsato avait fait, au printemps dernier, le voyage de Buenos Ayres en France.

S 4

naient le « milieu ». Quand ils avaient réussi de « grosses affaires », ils invitaient des femmes à profiter de leur superflu et les payaient, sans s'inquiéter de savoir si elles portaient leur argent à d'autres hommes. C'étaient des aristocrates de la pègre, ceux que nous appelons les « grands internationaux ».

« Assassiner une rentière, dévaliser un magasin, ne les eût pas intéressés. C'étaient des écumeurs de riches. Un homme, une proie, n'était pour eux intéressant que s'il leur était possible de lui arracher quelques millions, quelques centaines de mille francs, à tout le moins. »

« Les Quatre étaient avant tout des joueurs. Des joueurs riches. L'Amérique, l'Argentine travaillaient pour eux. Piter, Cabeco et Pronsato, eux surtout, étaient actionnaires dans les plus grandes entreprises de prostitution des deux Amériques. Actionnaires seulement : la tâche médiocre du traitant leur eût paru méprisable. Leurs villas fastueuses attirèrent les regards à Buenos-Ayres. Ils possédaient en Amérique une écurie de courses. Les plus grands hôtels avaient leur clientèle. Ils disposaient de vingt millions, dans de vieilles et solides banques. »

« Là résidait leur force, car qui eût accusé d'authentiques millionnaires d'être des voleurs ? »

Je laissai échapper une exclamation de surprise. Pierrot s'interrompit. Sa joie était visible. Enfin, il poursuivit :

— Ils ont tout d'abord écumé leur vaste pays, riche en fortunes nouvelles et où les planteurs ne sont pas toujours très déflants. Il ne leur était pas difficile d'entraîner à jouer avec eux des gens à qui les fluctuations de la Bourse rapportaient rapidement des millions sans qu'ils

avaient suffi d'y substituer un morceau de verre. Leurs trucs étaient innombrables. Leur richesse leur permettait de risquer des parties impossibles. Elle s'accroissait sans cesse. »

J'interrompis Pierrot.

— Entre eux, ils avaient un pacte, n'est-ce pas ?

— Sans doute. Sans quoi, eussent-ils constitué le groupe des Quatre ? Ils partageaient entre eux les bénéfices de toutes les affaires, au prorata des sommes engagées et de l'effort fourni.

— Mais cela, repris-je, n'explique pas le drame.

— Cela l'explique très bien, au contraire. Rosmarin, Pronsato et Tesone étaient les plus riches des quatre. Alonzo Fernandez, nouveau venu, était beaucoup moins fortuné, et, seules, son habileté, son ambition, l'avaient fait admettre dans le cercle des trois autres seigneurs.

« Il arriva, la semaine dernière, que les Quatre réussirent à entraîner dans une vaste partie de cartes un industriel parisien à qui ils gagnèrent quatre cent mille francs... »

« Au lendemain, quand le joueur malchanceux s'éveilla, il s'interrogea sur le point de savoir s'il n'avait pas été volé. Il s'en ouvrit à tierces personnes et ne parla rien moins que de déposer une plainte à la police judiciaire. »

« Piter voulait arranger les choses, car il avait lié des relations d'amitié avec un autre grand industriel à qui il se proposait de gagner au moins un million. Un scandale, une enquête, eût fait à tout jamais échouer la nouvelle entreprise. Il fallait donc transiger à tout prix. Transiger, cela signifiait rembourser. Piter fit le geste et remboursa... »

« Des quatre, Alonzo Fernandez était le seul qui n'eût pas été prévenu. Piter, Cabeco et Pronsato le mirent au courant, le soir du meurtre, en prenant l'apéritif, à six heures, au Café de Madrid. Fernandez protesta. Il se moquait bien de la police. La tricherie n'avait pas été découverte et, d'ailleurs, quand il avait joué et gagné, il avait toujours payé ses amis. Que lui importait une enquête ? »

« — Il faut rendre. C'est la sagesse, maintint Piter. »

« — Vous en parlez à votre aise, répliqua Fernandez. Vous êtes riches. Je ne suis qu'un débutant. Je ne veux pas sacrifier cent mille francs à des craintes ridicules. Et, d'ailleurs, l'affaire du million n'est pas faite. Je réclame ma part et me moque du reste... »

« La discussion prit un ton vif. Les quatre amis se séparèrent vers huit heures, se donnant rendez-vous à dix heures, afin de reprendre la discussion et d'en arriver, autant que faire se pouvait, à une conciliation. A l'heure fixée, ils arrivèrent séparément au Café de Madrid. Piter s'installa un peu plus loin que les autres compères, afin de surveiller les mouvements de Fernandez. »

« Ils ne réussirent pas à s'entendre. »

« — Nous avons décidé de payer, expliqua le Cabeco. Tu ne toucheras pas ta part... »

« C'est alors que Fernandez fit mine de les quitter, d'appeler le garçon, de payer et qu'il sortit son revolver... »

« — Vous en parlez à votre aise, répliqua Fernandez. Vous êtes riches. Je ne suis qu'un débutant. Je ne veux pas sacrifier cent mille francs à des craintes ridicules. Et, d'ailleurs, l'affaire du million n'est pas faite. Je réclame ma part et me moque du reste... »

« La discussion prit un ton vif. Les quatre amis se séparèrent vers huit heures, se donnant rendez-vous à dix heures, afin de reprendre la discussion et d'en arriver, autant que faire se pouvait, à une conciliation. A l'heure fixée, ils arrivèrent séparément au Café de Madrid. Piter s'installa un peu plus loin que les autres compères, afin de surveiller les mouvements de Fernandez. »

« Ils ne réussirent pas à s'entendre. »

« — Nous avons décidé de payer, expliqua le Cabeco. Tu ne toucheras pas ta part... »

« C'est alors que Fernandez fit mine de les quitter, d'appeler le garçon, de payer et qu'il sortit son revolver... »

■ ■ ■

Ainsi me fit-on découvrir en cette nuit agitée le secret des Quatre.

Henri DANJOU.



Vers dix heures du soir, le drame bouleversa le Café de Madrid.

Redoutant une plainte, Pronsato, avait accepté de rendre l'argent.



GRANDS PROCÈS

Les condamnés d'Oran

Une chose jugée est un des principes du droit, ce n'est pas toujours l'expression de la justice; on doit respecter — apparemment du moins et pour la forme — ce qui a fait l'objet d'un jugement définitif. Le principe est nécessaire et commode, tout à la fois. Où irait-on, s'il ne fallait jamais s'arrêter dans la recherche de la vérité? La paresse humaine s'accommode de cette barrière qui met un terme à l'effort...

Il est de ces affaires qui ne supportent pas qu'on prononce à leur sujet les mots « chose jugée », parce qu'elles survivent à elles-mêmes, que, soustraites à l'examen des juges professionnels, elles sont encore soumises au jugement de l'opinion: l'affaire Tordjman-Teboul est de celles-là; elle s'impose à l'attention persistante des honnêtes gens.

Le meurtre de Juliette Tordjman, sanctionné à la cour d'assises d'Oran par la condamnation de David Teboul à trois années d'emprisonnement et de sa femme Esther à cinq ans, exige de nouvelles recherches.

La chambre criminelle de la Cour de cassation, en décembre dernier, a rejeté le pourvoi des condamnés. Pense-t-on à la révision du procès? Il est encore trop tôt, le fait indispensable ne s'est pas produit.

Seul, le chef de l'Etat, investi de son droit souverain, et saisi d'un recours en grâce par les défenseurs éminents, M^{rs} Campinchi et Victor Brison — ce dernier du barreau d'Oran — peut anticiper sur l'œuvre nécessaire de la jus-



Le meurtre de Juliette Tordjman a fait naître une de ces affaires qu'on ne peut classer parmi les « choses jugées ».



Esther Teboul, condamnée à cinq ans de prison.



La maison des Teboul-Tordjman, lieu du drame.



M^r Brison, du barreau d'Oran, un des défenseurs.

...tice, en libérant deux êtres qui n'auraient pas dû être condamnés. David Teboul, à la Maison centrale de Berrouaghia, Mme Teboul à Maison-Carrée, près d'Alger, attendent dans l'angoisse le décret présidentiel qui les rendra à leurs enfants.

On ne peut pas ne pas être frappé par la force des arguments que contient le recours déposé à la Chancellerie par M^{rs} Campinchi et Brison.

Nous n'en voulons retenir que certains passages particulièrement curieux et qui éclairaient l'atmosphère du procès de singulières lueurs.

Détective a eu l'occasion de dire combien il approuvait les mesures prises pour faire juger sainement certains procès sensationnels: que l'affaire des bandits corses ait été retirée de la Cour d'assises de Bastia et soumise aux jurés du Rhône, il n'y avait qu'à louer le procédé. L'affaire Tordjman-Teboul, avant même que de commencer, a été littéralement empoisonnée par le préjugé d'une opinion locale, dont les passions politiques ou religieuses déterminèrent les tendances, les motifs de jugement.

Ainsi que le font remarquer les défenseurs dans le mémoire soumis actuellement au Président de la République, « la meilleure preuve que l'accusation ne possède pas la vérité, c'est que les magistrats qui se sont penchés sur ce dossier ont exprimé des opinions diamétralement opposées... »

En effet, dans son ordonnance de renvoi devant la Chambre des mises, le juge d'instruction avait conclu au non-lieu en faveur de Mme Teboul et de sa mère, Mme Tordjman, du chef de meurtre; il n'avait retenu contre elles que l'inculpation de recel de cadavre, sa conviction étant que Juliette Tordjman avait été tuée par son beau-frère, David Teboul.

Déjà, antérieurement, les deux femmes avaient été mises en liberté provisoire, ce qui était la preuve du doute très sérieux que les magistrats éprouvaient au sujet d'une complicité quelconque de Mme Teboul et de sa mère dans le meurtre de Juliette.

Le procureur général fut d'un avis différent: il fit opposition à l'ordonnance de non-lieu et la Chambre des mises, par arrêt du 3 avril 1931, renvoya David Teboul, sa femme et sa belle-mère devant la cour d'assises d'Oran, sous l'accusation de meurtre.

Or, il se produisit un fait extraordinaire: le procureur général notifia aux inculpés que son opposition à l'ordonnance de non-lieu avait été formée par un acte au greffe, en date du 9 septembre 1930. Bien plus tard, lorsque les défenseurs eurent à leur disposi-

tion le dossier complet, ils s'aperçurent que leurs clients avaient été induits en erreur, l'opposition du Parquet général ayant eu lieu le 11 septembre et non le 9. Et cette différence de date avait son importance, en raison des délais.

Si les défenseurs avaient connu à temps cette grave irrégularité, ils auraient pu faire annuler la procédure; le dossier ne leur fut communiqué qu'en avril 1931; il était trop tard pour se pourvoir et pour empêcher Mme Teboul et Mme Tordjman mère d'être traquées devant les assises.

Cette rigueur des règles de procédure étant appliquée à la lettre, il n'en subsiste pas moins qu'une erreur — que nous voulons croire involontaire — a été commise par le procureur général et que cette erreur a pu fausser la suite du procès... Et cela est grave.

Le mémoire des défenseurs conclut sur ce point:

« ...Nous retiendrons donc le désaccord existant entre, d'une part, le juge d'instruction et le procureur de la République d'Oran, faisant bénéficier les dames Teboul et Tordjman d'un non-lieu du chef d'homicide volontaire et ne leur reprochant que le recel de cadavre et, d'autre part, le procureur général de la chambre d'accusation d'Alger, soutenant qu'elles sont coupables d'homicide volontaire... »

« Enfin, devant les Assises, on sentit qu'un doute poignant étreignait le président, car, avant de procéder à l'interrogatoire de Teboul, il fit sortir les deux femmes et tint à notre client le discours suivant: « Nous inclinons à penser que vous vous sacrifiez pour votre femme et votre belle-mère et que vous n'avez joué vous-même qu'un rôle effacé. Dans l'intérêt de vos enfants, je vous adjure de nous dire ici toute la vérité! »

« Et Teboul clama de nouveau son innocence et celle de ses siens, comme il n'avait cessé de le faire durant ses dix-huit mois de prévention... Ainsi, nous voyons que, tout au long de cette volumineuse information, les opinions des magistrats ont varié et qu'ils ont apprécié différemment la responsabilité de chacun des accusés... »

De même pour le mobile du crime: après des tâtonnements successifs, le procureur général dans l'acte d'accusation écrit qu'« il n'a pu être déterminé » et, à l'audience, l'avocat général ne craint pas d'affirmer « que le crime est la conséquence d'une querelle de famille... »

Il faut commencer l'œuvre réparatrice.

Jean MORIÈRES.

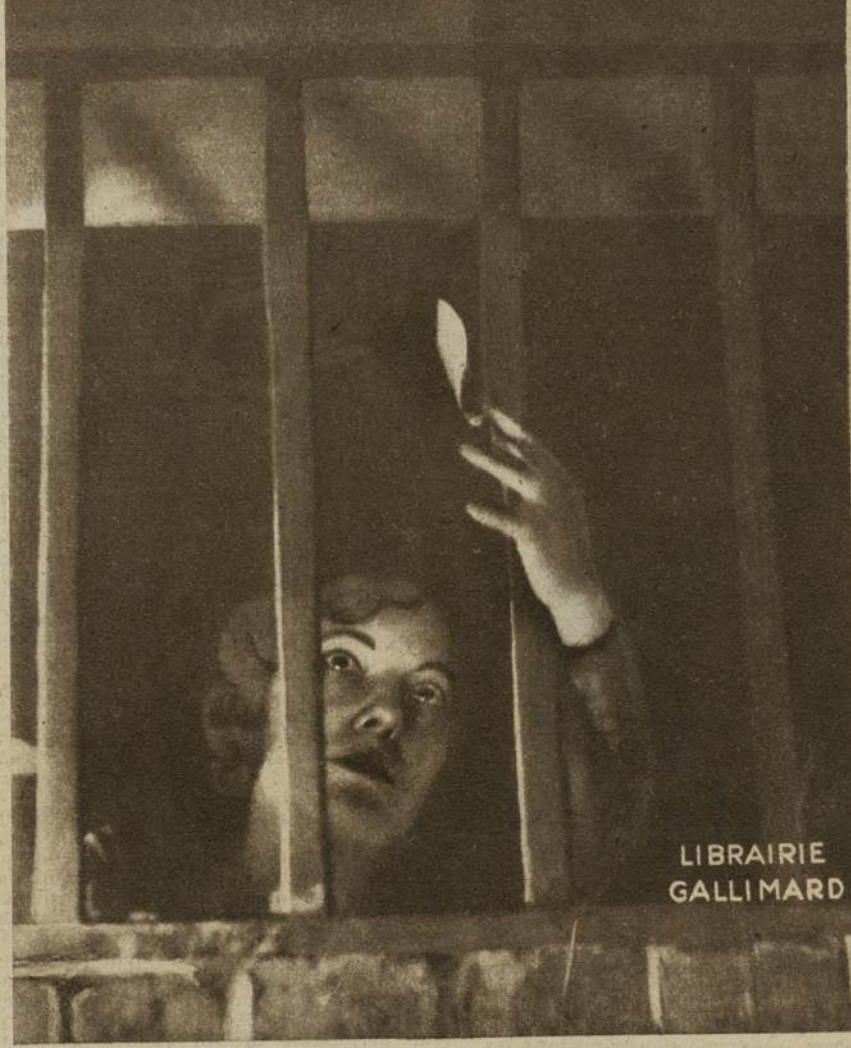
EDGAR

WALLACE

LES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES

EDGAR WALLACE

LA CHAMBRE N°13



LIBRAIRIE GALLIMARD



WALLACE

LA DAGUE FATALE

Pointe-à-Pitre
(de notre correspondant particulier.)

N ce temps-là, me racontait mon vieil ami Joë, les riches propriétaires avaient coutume de confier à la terre la garde de leur trésor. On vivait ici, comme dans toutes les Antilles, des jours incertains. A la domination française succédait tout à coup celle des Anglais. Et, dès qu'à l'horizon se gonflaient au vent du large les voiles ennemies, les colons avaient coutume de creuser des fosses où, pêle-mêle, ils entassaient leurs biens les plus précieux : vaisselle d'or et d'argent, coffret de pierres fines, armes aux riches ciselures, doublons, ducats, louis d'or, écus d'argent. La terre était un coffre et un tombeau. Sur mer et sur terre, le sang coulait. L'or, quelquefois, demeurait sans... maître !

Joë avala une gorgée de punch glacé et, nous regardant de ses yeux malicieux dont le sourire plaquait mille rides sur sa face basanée, continua :

— Mais savez-vous, cher vieux garçon, qu'aujourd'hui encore, à la Guadeloupe, on retrouve encore les fortunes des riches colons qui habitaient cette île en cette époque lointaine et troublée. Il y a même des personnes qui font profession de découvrir l'emplacement de ces trésors cachés et qui indiquent, moyennant finances, ce qu'il convient de faire pour s'en emparer. Car la superstition s'en est mêlée. On dit que l'ombre de l'esclave supprimé par précaution par le colon rôde autour de ces cachettes secrètes et en demeure le gardien vigilant et redoutable. Il faut, ajoutet-on, lui faire des sacrifices, se le rendre favorable par certains rites qui vous mettent en état de grâce. Sans ces sacrifices, danger de mort !...

Quelques-uns qui s'étaient approchés de notre groupe, souriaient, sceptiques. Joë les calma d'un regard, dur cette fois, et, donnant sur la table un grand coup de poing, ébranla les verres.

Mano, recherché par la police, s'était réfugié dans le maquis guadeloupéen.



— Tenez, il n'y a pas si longtemps, à Pointe-à-Pitre, une magnétiseuse était venue trouver une dame de ma connaissance pour lui révéler l'existence d'une fortune colossale dans un puits desséché situé sur la propriété de cette dame. Cela n'avait rien d'étonnant. Dans ce domaine, ancienne résidence des gouverneurs de l'île, les colons étaient venus souvent chercher protection pour leur vie et leurs biens. Aux dires de la pythonisse, le trésor était resté sous la garde morale de trois esclaves noirs et d'un grand monsieur blanc, leur maître. C'est l'esprit du maître qui, lui-même, était apparu à la voyante en lui indiquant les sacrifices qu'imposait une telle entreprise.

« La dame hésita, puis, tentée malgré tout par l'appât du trésor, accepta. Il fut décidé que l'essai serait tenté un vendredi à



Joë nous regarda d'un air malicieux et but une gorgée de punch glacé.

trois heures. Gustave, un des fils de Mme D... devait descendre dans la fosse. Un noir robuste, connu sous le nom de Mano, l'accompagnerait.

« Et le vendredi fixé arriva. Les poulets blancs furent égorgés, selon le rite, et leur sang tiède arrosa la margelle. La prière des morts fut dite. Les exorcismes furent jetés contre les zombis noirs errant autour du puits au trésor. Une échelle de corde qui avait été préalablement trempée dans l'eau bénite fut solidement attachée. Mano se signa deux fois et suivit dans la fosse le fils de Mme D... et les fouilles commencèrent. Anxieux, les spectateurs attendaient. Chacun devait avoir une part du butin. Car Mme D... avait naturellement promis de récompenser la discrétion de ceux qu'elle avait dû mettre au courant. On entendait les coups sourds de la pioche et l'on voyait se balancer au fond du puits la lueur de la lanterne.

« Mais, soudain, est-ce une hallucination collective, on entendit un cri. On se pencha. Le puits était



Une lueur jaillit; c'était une case qui brûlait.

devenu tout noir. Les morts s'étaient-ils vengés ? Au milieu de l'angoisse générale, Mano surgit comme un diable. Il s'enfuit en criant : « En bas... Gustave... les zombis l'ont tué ! » Et avant qu'on ait eu le temps de lui demander des éclaircissements, il disparaissait comme une ombre.

« La première minute d'émotion passée, les trois frères du jeune homme abandonné dans le puits, laissant à la garde de leurs amis leur mère évanouie, descendaient à leur tour dans le puits et, bientôt, l'ainé revenait à la surface portant le corps du malheureux Gustave sur son dos. Gustave n'était pas mort. Mais, de sa poitrine, sur sa chemise souillée de boue, le sang coulait en abondance. Un médecin mandé d'urgence constata que la blessure n'était pas le fait d'un fantôme, mais d'un poignard dont la pointe, dirigée vers le cœur, avait heureusement dévié.

« Lorsque Gustave put enfin parler, il raconta ce qui s'était passé :

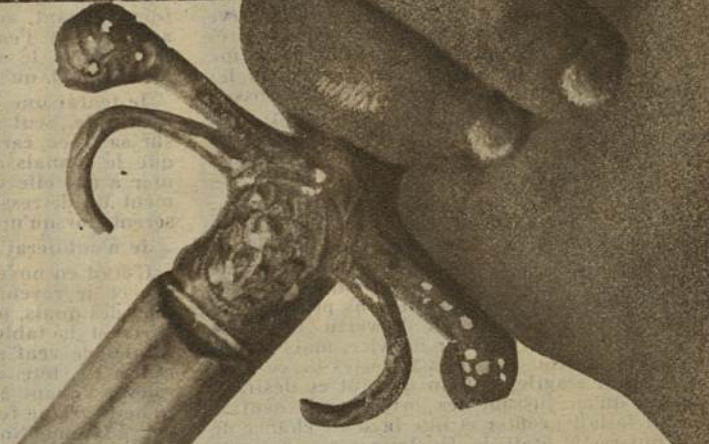
« — Patron, lui avait dit Mano, croyez-vous aux fantômes, aux revenants ? Il me semble qu'il y a quelqu'un là avec nous. Tenez, regardez vous-même, ne voit-on pas briller des yeux ?

« Je regardais dans la direction que m'indiquait Mano, et je vis en effet quelque chose qui brillait, mais dont l'éclat me paraissait plutôt être celui d'un diamant. Je m'approchai et j'aperçus, à la lueur d'une lanterne, une superbe dague au manche incrusté de diamants, brodé d'or et serti de petits rubis formant deux initiales, celles d'un gouverneur de l'île.

« Mano, qui m'avait suivi, examina, de son côté, la dague avec attention. Puis, je le vis tout à coup lever la main. Je poussai un cri. Ce fut la nuit soudaine... Je ne me souviens plus de rien... »

« Mano fut longtemps recherché par la justice.

« Une nuit, pourtant, une grande lueur fut aperçue, à quelque distance de là. On accourut de toutes les contrées environnantes. Les gendarmes enjambèrent leurs montures. C'était une case qui brûlait. Déjà, de hardis voisins tentaient de sauver ce qui pouvait être sauvé des flammes, lorsque tout à coup, on aperçut sous une table un



corps mutilé. Il y avait eu crime !

« Les gendarmes intimèrent l'ordre aux assistants de ne pas bouger. Le criminel n'était peut-être pas loin. Une ombre, en effet, glissait derrière un manguier et tentait de gagner un champ de cannes à sucre.

« Après les sommations réglementaires, un gendarme épaula son arme. Un cri répondit au coup de feu. Et, derrière le manguier, on ramassa le fuyard blessé à la cuisse.

« C'était Mano. »

Joë demanda un autre punch.

— Rarement, dit-il, on ne vit devant les juges accusé plus cruel et plus cynique.

« Comme le président lui demandait de lui montrer, parmi les couteaux trouvés dans la case, celui qui avait servi au crime :

« — Facile à reconnaître, dit-il, aussi tranchant des deux côtés, si une mouche se posait dessus, elle se couperait en deux.

« Puis, il expliqua son double crime :

« — Je voulais avant tout m'emparer de cette dague que le fils de Mme D... venait de découvrir. C'est alors que je l'ai saisie pour en frapper le jeune homme. Tout de suite, je me rendis chez Lœtitia, la sorcière, à qui je racontai ce qui venait de se passer. Je lui demandai de me procurer un canot. Elle refusa de me rendre ce service. Alors, fou de rage, je l'ai poignardée et j'ai mis le feu à la case pour qu'elle meure deux fois... »

Ainsi se termine cette histoire de trésor caché.

Celui-ci est resté sous la protection des fantômes et j'ai souvent entendu dire que, la nuit, montent du puits tragique d'étranges plaintes : c'est l'ombre de Mano qui rôde...

René CHARTOL.



Il se rendit chez Lœtitia, la sorcière noire, à qui il demanda un canot.

On prétend qu'il existe encore, à Pointe-à-Pitre, un grand nombre de trésors demeurés cachés.

USINES DU MAL

V.

Angèle dans la cage (1)

EST à cette époque critique de sa vie que je fis la connaissance d'Angèle. A peine cicatrisée la vaste plaie de son flanc, les chirurgiens nous l'avaient passée dans le service des vénériennes car, au cours de la convalescence de l'opération, il s'était révélé, à des signes indubitables, qu'Angèle avait, du même coup, tiré les deux bons numéros.

La syphilis fleurissait son front, son ventre et son dos d'arabesques, à quoi la joviale surveillante de la salle reconnut, dès l'entrée, « une vérole des plus fadées ». Pour moi, qui promenais alors sur les misères humaines un regard encore tout frais, je ne voulais voir dans Angèle que son sourire si triste et ses yeux de bon chien battu. Je croyais encore à cette époque au rachat des filles perdues et, n'ayant pas reçu mon plein de désillusions, je jetai mon dévolu sur Angèle, comme sur celle qui me paraissait la moins gagnée des pensionnaires de la salle.

Il ne fut pas facile de gagner sa confiance. Une réaction de défense la cabrait instinctivement dès les premières approches. Je n'étais évidemment pour elle qu'un représentant de plus de cette force sociale qui l'avait brisée jusqu'alors sans merci. Loin de me décourager, cette réserve excitait mon zèle. Peu à peu, par mille petites attentions, j'obtins qu'Angèle voulût bien me distinguer des autres et admettre que tous les hommes n'étaient pas, décidément, des rosses.

Peu à peu, lambeau par lambeau, je lui arrachai la confession de sa triste vie ; je sus l'enfance sans joie, l'adolescence nourrie d'injustices, les étapes de la chute finale.

Autant que je pus pénétrer ses confidences maldroites, je devinais qu'Angèle en avait assez déjà de l'existence qu'elle menait depuis sa libération et qu'une grande soif d'honnêteté, de régularité lui venait. Mais si naïf que je fusse alors, je distinguais cependant sans peine la véritable cause de cet appétit de vertu. Il n'était certes pas fait de l'horreur du vice, mais plutôt du dégoût des conséquences funestes de ce vice. Pourtant, si fragile, si tenu que fût ce désir, si troubles qu'en fussent les origines, je sentais qu'il en fallait profiter et que la seule chance de salut qui restât était de développer ces instincts naissants. J'abondai donc dans son sens et ne manquais point, à chaque fois que j'en avais l'occasion, de lui noircir encore le tableau des misères nouvelles qui l'attendaient tout en faisant miroiter à ses yeux la possibilité d'y échapper. Ce que je craignais surtout c'était la réapparition du fameux Pépé qui l'avait conduite à Broca.

Angèle, naïvement, s'étonnait qu'il n'eût point pris de ses nouvelles et n'eût même pas daigné lui écrire.

J'avais alors quelques relations dans la police. Une enquête rapide m'apprit que le silence de Pépé n'était pas entièrement de sa faute pour l'excellente raison qu'il attendait, non loin de Broca, sur le même boulevard Arago, qu'on statuât sur son sort. Ayant eu par la même occasion connaissance des raisons qui l'avaient conduit à la Santé, j'acquis la certitude qu'Angèle n'avait plus rien à craindre pendant de nombreuses années de ce fâcheux protecteur. J'hésitais longtemps à le lui dire. Un jour, la sentant parfaitement en confiance, je risquai le tout pour le tout ; à ma grande surprise, Angèle accueillit la nouvelle avec une indifférence complète et je ne pus démêler si la chose lui faisait peine ou plaisir.

Ce n'était pas la première fois que j'observais cette sorte de passivité un peu animale de la fille.

Un peu moins naïf, j'eusse compris que cette passivité même la condamnait à de constantes défaites dans la lutte inégale que le sort, constamment, la contraignait à livrer à la vie. Innée ou plus vraisemblablement acquise par vingt années de sujétion, cette veulerie la prédisposait

à toutes les servitudes. J'aurais dû le comprendre alors et, sans m'illusionner plus longtemps, lui chercher une retraite où elle n'aurait plus eu qu'à se laisser vivre. Au lieu de cela, je crus avoir tout fait, tout arrangé, lorsqu'un jour, proche de la sortie d'Angèle, je m'en vins tout joyeux lui annoncer que je lui avais trouvé quelque chose. Ce quelque chose était une place de bonne à tout faire dans une crémèrie proche des Halles. Ce n'était pas cela qu'il aurait fallu à Angèle, mais l'enfouissement dans quelque coin perdu de campagne où tout le monde eût ignoré son mal et ses origines, où elle pût retrouver peu à peu des raisons de vivre à sa taille. Replongée par mes soins dans la fournaise de Paris, qui deux fois déjà lui avait brûlé les ailes, ce qui devait arriver arriva.

Un matin que je passais par là, la brave Mme Tribour, la crémèrière chez qui j'avais placé Angèle, m'accueillit par ces mots véhéments :

— J'vous l'avais t'y pas bien dit, mon pauvre Monsieur ? Ça devait arriver : Angèle a foutu le camp. C'est pas pour vous en faire un reproche, ajouta-t-elle ; aussi bien, c'était une travailleuse et elle a rien emporté. Mais vous aviez bien tort de vous intéresser à elle. Avec ces filles-là, y a rien à faire, elles ont ça dans le sang.

Que pouvais-je faire, que baisser la tête, balbutier de vagues excuses à la brave mère Tribour qui, en effet, me l'avait dit et redit cent fois, n'ayant accepté Angèle que pour m'être agréable, et j'en suis bien persuadé, de guerre lasse, pour le seul plaisir de me prouver par l'événement qu'elle aurait raison contre moi.

Je tentai une enquête, mais Angèle restait introuvable. Seul un hasard pourrait me remettre sur sa trace car, après ce qui s'était passé, telle que je connaissais Angèle, je me savais le dernier à qui elle voudrait s'adresser dans un moment de détresse. Des semaines, des mois passèrent, lorsqu'un soir...

Je n'oublierai jamais ce soir-là.

C'était en novembre, il avait plu toute la journée et je revenais vers sept heures, à pied, le long des quais, pressé de retrouver la chaleur du foyer et la table servie. De temps à autre, des rafales de vent mêlées d'eau me forçaient à enfouir la tête dans le col de mon pardessus relevé. Voyant à peine à deux pas devant moi, je heurtai une forme humaine accoudée au parapet du pont Notre-Dame. Cela grogna sous le choc. Au son de voix, je reconnus une femme ivre. Quelque chose cependant, dans la tonalité, me fit tressaillir. A la lueur d'un réverbère proche, je regardai l'ivrognesse. C'était Angèle. Une Angèle quasi méconnaissable, livide, hâve, dépenaillée, les cheveux en broussaille retombant sur le front, la lèvre pendante, le regard hébété. Elle, ne me reconnaissait pas, me criait des injures mêlées, me sembla-t-il, à d'ignobles invites. J'hésitai un instant sur le parti à prendre. J'allais fuir sans me faire connaître, mais tout ce que je savais d'elle réveilla en moi une immense curiosité mêlée à une pitié insurmontable et, faisant un pas de plus, je la saisis sous le bras. Elle voulut se dégager. Je parlai alors et lui dis doucement qui j'étais. Elle parut se dégriser aussitôt, mais, le sentiment de son abjection lui revenant sans doute avec la lucidité, n'en voulut que plus énergiquement fuir. Je la serrai un peu plus fort.

— Voulez-vous me laisser partir, supplia-t-elle ; vous voyez bien dans quel état j'suis. Qu'est-ce que ça peut bien vous foutre ce que j'suis devenue ? Laissez-moi m'en aller.

— Allons, Angèle, calme-toi ! viens avec moi.

— Où c'est qu'vous voulez m'emmener, murmura-t-elle, déjà radoucie.

— Viens toujours, tu verras bien.

Une lueur trouble passa dans ses yeux, elle rougit violemment, puis pâlit :

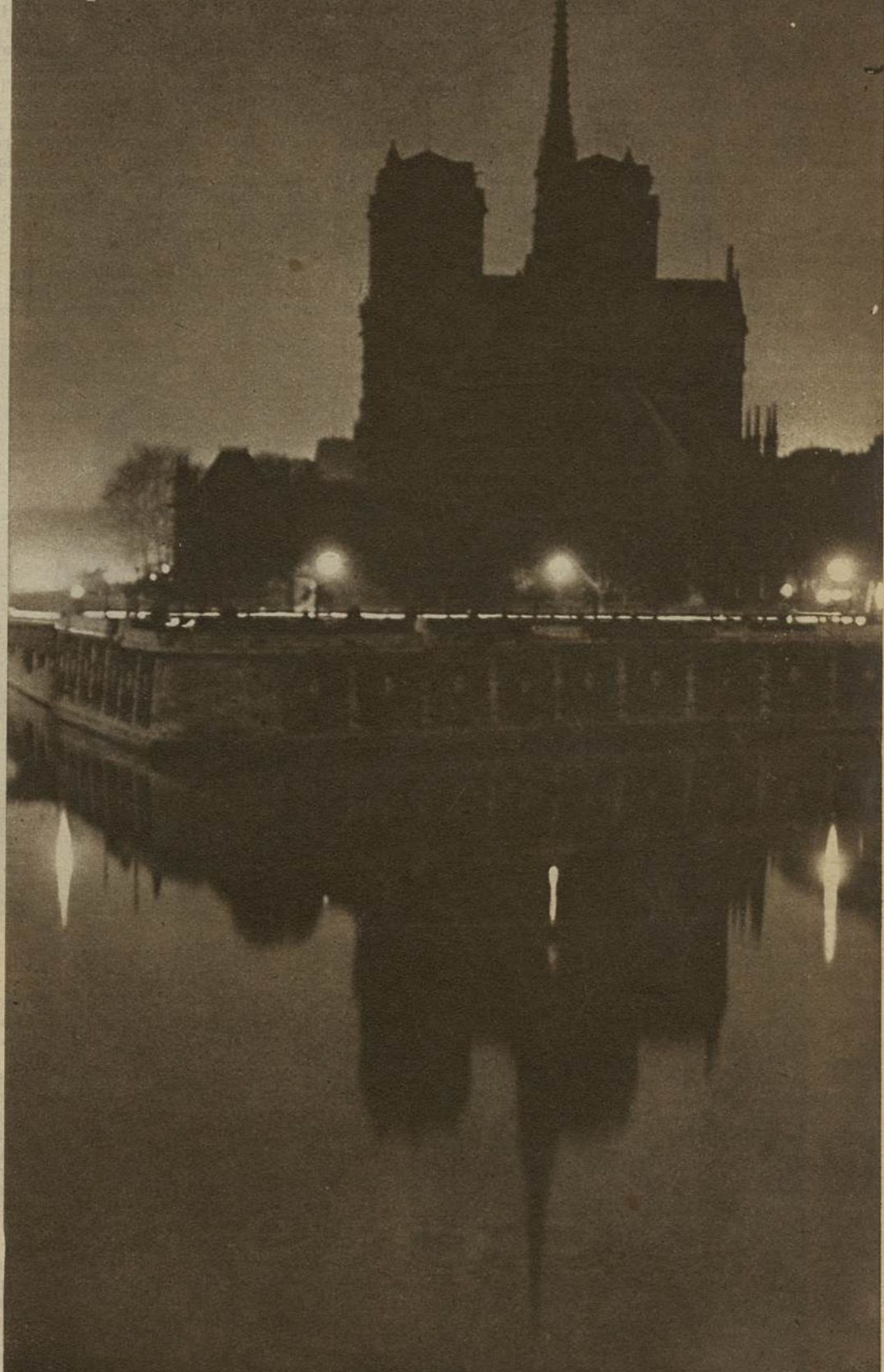
— Allons ! dit-elle.

Et elle me suivit sans protester davantage.

J'avais obéi à un mouvement instinctif et, la voyant tout à coup si soumise, je fus moi-même fort embarrassé de ma conquête.

Un instant, je balançai si je l'emmènerais chez moi. Mais un coup d'œil sur son aspect me

La vie et la mort d'une fille perdue, par le docteur Henri DROUIN



Comme je rentrais à pied, vers Notre-Dame, je rencontrais à nouveau Angèle.

glaça d'effroi. Je restai debout, hésitant, devant elle, sous la lueur du réverbère. Elle comprit mon hésitation et soudain, haussant les épaules, murmura : — Vous voyez bien !

Honteux d'être deviné, je pris à nouveau son bras et répétai : — Viens donc !

Nous fimes quelques pas sans mot dire. Si mauvais temps qu'il fit et si sombre, quelques passants cependant arpentaient en même temps que nous le quai balayé de rafales et je ne supportais pas sans quelque honte leurs regards étonnés.

— Laissez-moi donc partir, dit encore une fois Angèle suppliante, mais avec dans le ton de sa voix une sorte de poignant regret.

— Ecoute, lui dis-je, prenant une soudaine résolution. Nous sommes tout près de la place Maubert ; nous allons aller dans un café ; là, on causera.

— Comme vous voudrez, répliqua-t-elle, résignée.

Non sans peine, je découvris, rue du Sommerard, un bar minuscule, complètement désert à cette heure. Nous y entrâmes. J'installai Angèle tout au fond et m'assis devant elle. Sous la lueur crue, son visage m'apparut effroyablement décomposé. Si habitué que je fusse à ces dégringolades brutales, je n'aurais jamais pensé que quelques mois suffisent pour faire, d'une fille fraîche encore, ce débris lamentable.

Angèle comprit-elle le sens de mon regard et de mon silence. Elle essaya de sourire :

— Vous m'voyez pas belle ? dit-elle.

Je protestai d'une voix qui sonnait faux.

— Bah ! vous en faites pas, plus vite ça finira, mieux ça vaudra.

— Mais enfin, Angèle, dis-je, m'expliqueras-tu ?

Elle parut tout à coup prendre une grave décision et, les coudes sur la table, le menton dans les mains, commença :



Je crus avoir tout arrangé pour le mieux quand je pus lui annoncer que je lui avais trouvé quelque chose : une place de bonne à tout faire dans une crémèrie proche des Halles.



D'autorité, Gaby, un taxi

LE HEUR

— C'est vrai, y-a que vous qui avez été un peu chic avec moi, vous avez tout de même le droit de savoir. Que voulez-vous, c'est la mère Tribour qu'avait raison, on a ça dans le sang, y-a rien à faire. Elle vous aura dit comment que j'étais partie ? Si elle est franche, elle vous aura dit aussi qu'elle n'avait rien à me reprocher. Levée à cinq heures, couchée à dix, j'ai travaillé tant qu'elle a voulu. C'est pas qu'étais malheureuse chez elle et les premiers temps j'aurais pas rêvé rien de mieux pour une fille comme moi. Mais vous savez bien que je devais retourner au dispensaire pour les piqûres. Vous me l'aviez assez recommandé. Si vous avez regardé ma feuille, vous avez pu voir que, dans les premiers temps, j'ai pas manqué. Mais c'est ça qu'a fait mon malheur. Là, un beau jour, j'ai retrouvé Gaby. Vous savez la Gaby de Doullens. Elle était sortie aussi, puis naturellement s'était remise au truc et, naturellement encore, elle s'était fait « plomber ». Seulement, elle, comme elle est tout de même vernie, elle avait réussi. Si vous aviez vu c'qu'elle était bathement habillée ! Des bas en soie, une fourrure, un chapeau et puis tout ! La première fois qu'j'ai r'connue j'étais tellement honteuse de mon tablier qu'j'ai pas osé lui parler et qu'je me suis sauvée. Mais la fois d'après, forcément, c'est elle qui m'a reconnue. Qu'est-ce que vous voulez qu'je fasse si ce n'est de l'embrasser ? « Te v'là, qu'ém'dit, ma pauvre Angèle ! Qu'est-ce tu d'viens ? T'as pas l'air d'avoir fait fortune. » Alors j'y ai dit tout ce que j'avais fait : ma place aux Halles, et pis Pépé, et pis les maladies, l'opération, et pis tout. Alors elle est sortie avec moi, elle m'a emmenée au bistrot du coin, on a causé, puis alors, de r'sentir tout ça qui remontait, tous les souvenirs de correction, nos bêtises, parce que, j'sais pas si je vous l'ai dit, Gaby, là-bas, c'était ma mère, alors, quand c'est qu'elle m'a dit : « Tu vas tout de même pas retourner chez ta vieille crémère, tu viens avec moi ! », j'ai pas pu dire non ! Elle m'a emmenée d'autorité, m'a flanquée dans un taxi, m'a conduit jusqu'à chez elle. Dans un chic hôtel près de la place Pigalle, elle m'a fait déshabiller, elle m'a rhabillée avec de ses vêtements et, le soir même, on descendait ensemble, su l'boulevard ! C'coup-là ça y était, j'étais foutue. Mais Gaby, elle, était pas si bête que j'avais été, elle était toute seule, alors on s'a mis en ménage, toutes les deux. Ça a bien été un moment, mais le plus dur, c'est quand j'ai été poissée pour la première fois, alors ça été St-Lago et pis la carte et l'este. Enfin... vous savez ça aussi bien que moi, c'est pas la peine d'vous l'raconter.

Avec une avidité que je n'essayais même pas de dissimuler, j'écoutais Angèle me faire l'exposé de ses malheurs et il me semblait voir se creuser, à chaque mot davantage, le gouffre sans fond où cette fille roulait, roulerait jusqu'à l'engloutissement final. Sa chute s'ordonnait, se précisait, se précipitait avec l'inflexibilité de la loi de pesanteur. Quelle police, quelles oburgations, quelle morale pourraient aller à l'encontre de cette sorte de fatalité organique ? Angèle, née dans la boue, retournait à la boue.

Cela m'apparaissait si inéluctable, si fatal que les responsabilités mêmes s'estompaient. Il ne me venait même plus à l'idée, comme autrefois, quand je m'indignais au récit de ses premiers malheurs, de faire retomber sur la Société le poids de tant d'infortunes mêlées à tant d'abjection. Et pourtant quelle part d'elle-même y avait-il dans ce périple lamentable ? La vraie Angèle, qui la connaissait jamais, qui aurait pu jamais la connaître, celle qu'elle aurait été sans le malheur initial de sa naissance ? Vain mystère qui nous dépasse !

— Continue, dis-je à Angèle, que le poids de mon regard avait soudain arrêtée.

Elle reprit :

— On a tout de même eu quèque bon temps toutes les deux, Gaby et moi ; mais, naturellement, vernie comme j'suis, ça pouvait pas durer. V'là t'y pas qu'un jour, Gaby rentre en chantant : « Faut que j'te quittes, ma pauvre Angèle, ma pauvre Maggy. » Faut vous dire qu'elle m'avait rebaptisée Maggy. « Tu m'quittes, que j'lui dis, qu'est-ce qu'y a donc ? » « Ben v'là, qu'est-ce tu veux, les affaires sont les affaires.

J'ai levé un Anglais, y m'emmena. » Tout se mit à tourner d'un coup dans la chambre. Gaby partie, qu'est-ce que j'allais devenir ? J'savais bien que toute seule j'étais bonne à rien. J'ai même pas essayé de rien lui faire comprendre. Comme elle disait, c'était peut-être sa chance qui passait, j'pouvais tout de même pas l'empêcher de la prendre. Alors j'ai rien dit, je l'ai remerciée de c'qu'elle me laissait, la chambre et pis des tas d'affaires. Le lendemain, elle s'en allait avec son type. Ah ! mon pauvre Monsieur, ça n'a pas duré longtemps : d'abord y m'a pris un tel noir, quand Gaby a été partie, que j'ai plus eu de cœur à l'ouvrage et que je m'suis mise à prendre toutes sortes de saloperies, vous savez, comme on fait à Montmartre ; alors moi, qu'étais pas faite pour ça, qu'étais pas préparée à tous ces trucs-là, j'ai vite dégringolé, vous savez ! Au bout de quinze jours, y avait plus un rond à la maison. Alors le tôle m'a foutue à la porte ; j'm'ai mis à me ballader sur le boulevard comme une femme saouïe, sans seulement chercher à travailler, puis vers une heure j'ai tombé sur un banc, alors les flics m'ont ramassée. J'ai fait plus d'un mois à St-Lazare. Quand j'ai ressorti j'ai essayé de me remettre au boulot, mais y a des tacs de maes qui m'ont tourné autour ; très peu pour moi, j'en ai déjà goûté ! Alors, aussitôt qu'j'avais quat' sous, j'm'remettais à boire, c'est comme ça qu'vous m'avez trouvée c'soir. J'en suis là. Vous croyez pas que vous auriez aussi bien fait d'me laisser ?

Un lourd silence s'établit entre nous. Je ne savais vraiment que dire. Tout à coup Angèle, comme sortant d'un rêve, ricana :

— Ah ! ah ! « J'l'écrit, qu'elle disait Gaby, pis j'l'enverrai du flouze, tu penses là-bas c'est des livres, hein, pis des vraies ! » Oui, ben ! si vous croyez ! Ça va faire trois mois qu'elle est partie, j'en ai pas entendu parler. C'est vrai, y a plus d'un mois et demi que j'ai quitté notre tôle de Pigalle, mais, aussi bien, si elle m'a pas écrit en six semaines, elle m'écrit pas en six mois. Toutes pareilles, quoi, des vaches !

Et elle retomba dans son mutisme

Pour moi, je restai muet, comme écrasé, inconscient de l'heure qui passait, de la faim qui sourdement me tenaillait. Mon impuissance absolue à venir au secours d'Angèle m'apparaissait pour la première



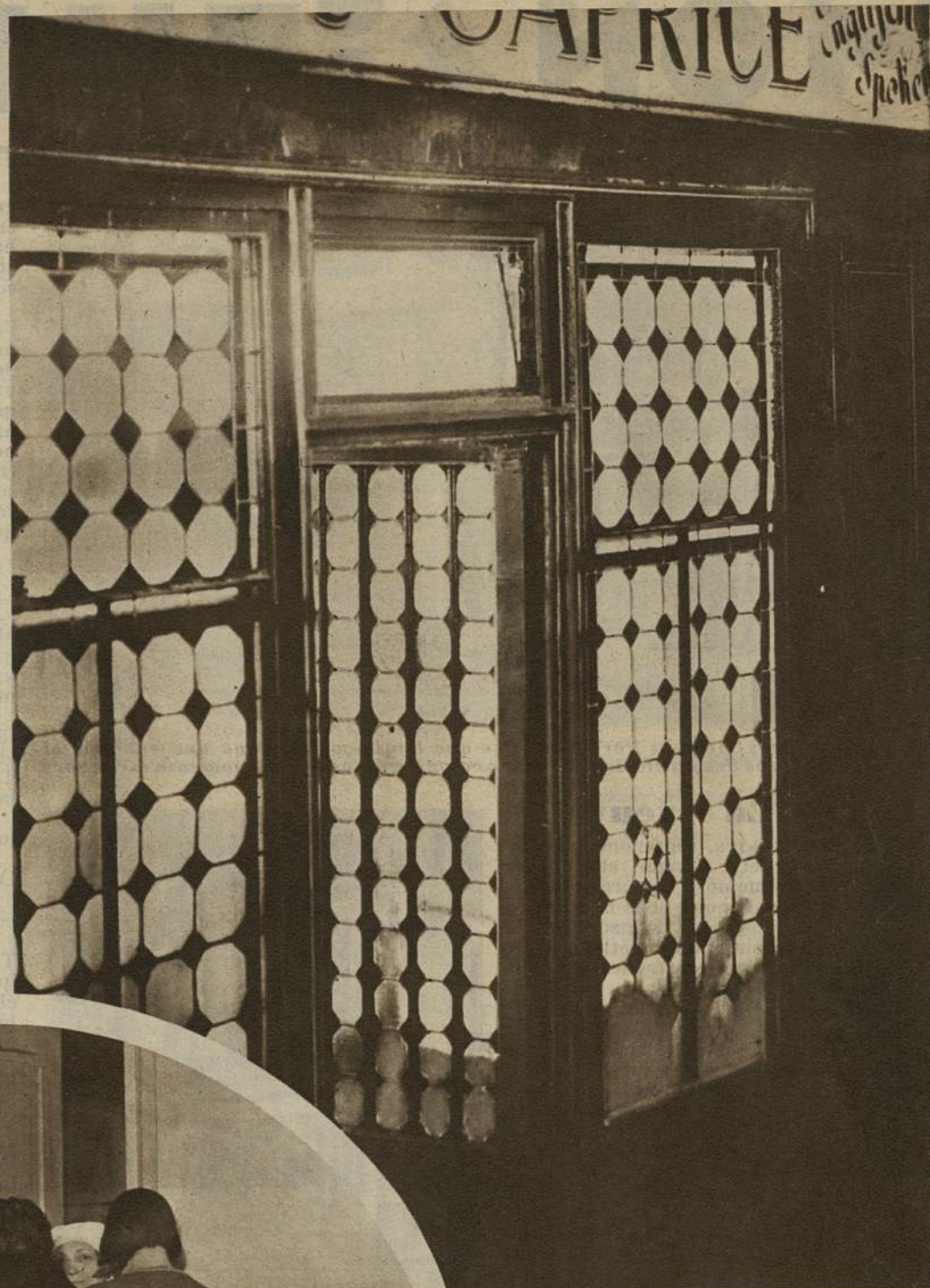
Angèle était tenue à retourner régulièrement à Saint-Lazare, pour y suivre un traitement de piqûres.

fois dans toute sa vérité. Enfermée dans son destin comme un fauve dans sa cage, Angèle y devrait tourner sans fin jusqu'à sa mort, sans que rien ici-bas ni personne l'en pût faire sortir. Aussi bien, de cette évasion, n'avait-elle plus aucun désir. N'était-elle pas cent fois plus raisonnable que moi, en répondant, aux timides essais de moralité que je lui faisais, par un rien désabusé.

— Mais voyons, mon bon Monsieur, reprenait-elle, réfléchissez un peu, qu'est-ce que vous voulez donc que j'foute dans la vie, si c'n'est la putain ? Parce que, faut pas oublier, y a quèque chose en plus maintenant, c'est que je suis devenue fainéante. Y-en a qui trouvent que c'est dur le métier de putain : j'veux bien, dans un sens, mais quand même, on fout rien de ses dix doigts. Alors, quand c'est que vous avez fait ça pendant des mois, des années quèque fois, faut pas vous parler de s'remettre à un boulot honnête.

Elle s'arrêta un instant, puis :
— Quand même, faut dire, moi j'ai pas de veine ! Quand j'essaie de m'rappeler le temps que j'étais môme, — je l'fais pas souvent, parce que c'est pas drôle — je retrouve comme ça des idées que j'avais à ce temps-là. Oh ! j'étais pas bien ambitieuse, mais dans le village où j'ai été placée, vous savez : où qu'est arrivé mon premier malheur, ben ! y'avait le gars Jean, un beau gars, et pis courageux et pis pas fier ; enfin tout de même, hein ! sans l'père Anselme... j'serais peut-être là-bas avec un tas de marmaille, dans une ferme à nous, avec des vaches, pis un brave type avec moi, vous croyez que ça aurait mieux valu ?

Ivresse, souvenirs ? Angèle s'attendrissait :
— Des soirs ça me revient, j'men souviens comme si c'était d'hier. C'était en plein été. On revenait de la moisson. Jean et moi on était montés tout en haut du char chargé de paille ;



En « maison », au moins, je serai au chaud, préservée des maes et des mœurs.

d'une main on se tenait à la corde, vous savez, la grosse corde qui tient les gerbes, et pis alors avec l'autre main, ben ! on s'serrait doucement, là, sans rien se dire et on était heureux, heureux, tous les deux ; c'qu'on devait avoir l'air bête ! Ah ! malheur, va !

Cette scène champêtre évoquée en ces lieux, si maladroitement, mais sur un ton si profondément ému par Angèle, comme il m'était facile de l'imaginer. Je sentais l'odeur de la paille séchée, j'entendais le bruit des essieux, je voyais se balancer le char lourdement chargé, dans le chemin creux, aux dernières lueurs du couchant. Et cela était atrocement poignant, car je comprenais, je n'eus pu dire pourquoi, que c'était là le suprême effort d'Angèle pour se rattacher, une dernière fois, au monde des humains. Je sentais, sans pouvoir l'expliquer, qu'à peine l'aurais-je quittée, elle retournerait et pour jamais à son vomissement et que désormais, vite, très vite, elle deviendrait un de ces lamentables êtres, dont quelques échantillons pouilleux et malodorants venaient d'envahir le petit café.

— Les clochards ! murmura Angèle frissonnante, comme devant l'atroce préfiguration de son destin.

Une odeur puissante d'humanité malpropre envahissait le petit café. Angèle se leva brusquement :

— Foutons le camp, ça pue trop ici !

Nous sortîmes.

Je n'avais pas encore eu le temps d'arrêter une conduite, lorsqu'Angèle prit les devants brusquement :

— Vous m'excuserez, hein ! je vous quitte, j'vous ai assez jambé, je crois ?

Je me ressassis :

— Mais, Angèle, qu'est-ce que tu vas devenir ? Est-ce que je ne peux plus rien pour toi ?

— Allons, vous voyez bien, quoi ! Y-a rien à faire. Pis, je n'demande rien, reprit-elle fièrement.

— Où vas-tu ?

— Est-ce que j'sais, dit-elle, haussant les épaules. Ecoutez, j'vois que ça vous turlupine trop. Je vas vous le dire, ce que je vas faire. Si j'me fous pas à l'eau, et c'est probable, j'suis trop lâche pour ça, j'sais bien qu'y-a qu'un seul endroit où je s'rais à peu près tranquille. Vous savez bien où, hein ?

Et comme je ne répondais pas :

— Voyons, réfléchissez, insista-t-elle : lâche, fainéante, en carte, enfin telle que je suis devenue, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Au bordel, au moins, je serai au chaud, préservée des maes, préservée des mœurs. Tranquille, quoi, c'est ce qui me faut. Allez, au revoir !

Elle me tendit la main, et comme j'essayais d'y glisser un billet :

— Ah ! non, pas ça de vous, tout de même, dit-elle ; vous inquiétez pas, j'suis pas sans un, hier j'ai fait deux types, j'ai presque pas bu aujourd'hui, c'soir je rentre et demain je vais rue de Fourcy. Au revoir ! et merci, tout de même, vous savez !

Je ne tentai plus un geste pour la retenir ; écrasé par mon impuissance, je regardais s'éloigner sa silhouette frêle. Quand elle eut disparu au coin de la rue Lagrange, je me retournai à mon tour et, comme si d'un coup toute la honte qui accablait Angèle fût retombée sur mes épaules, le front bas, le dos courbé, je m'engageai dans la rue Saint-Jacques.

(A suivre.)

Docteur Henri DROUIN.



qu'elle avait connue à la maison correctionnelle de Doullens, fit monter Angèle dans un chic hôtel aux abords de la place Pigalle.

MON SIEUR de PARIS

La vie secrète du bourreau, par UN TÉMOIN



C'est aussi à proximité du Père-Lachaise que l'on façonne, dans une échoppe sinistre, les ferrures des guillotines pour les colonies et les gouvernements étrangers.

VIII. — La « veuve » (1)

ARRÊTONS-NOUS, reprenons haleine. Dans cette longue et funèbre chronique où, à mesure que nous avançons, nous nous heurtons à des tombes et d'où peu à peu se dégage une atmosphère de cimetièrre, il est bon de ne pas toujours s'attacher aux personnes, mais de se préoccuper aussi des choses. Les aides du bourreau dans leur tenue élégante, avec leur chapeau haut de forme, pourraient être pris, la veille d'une exécution capitale, pour des invités allant célébrer, en groupe, un mariage qui, sans doute, sera heureux. Le fiancé arpenté, encore fébrile et angoissé, le sol de sa cellule. La fiancée, elle, est calme et froide. Elle a connu déjà des amours sanglantes et ses noces ont toujours été sans lendemain : c'est la « veuve ».

Ceux qu'elle accueille sur sa couche mobile, s'immolent sur l'hôtel d'une union éphémère. Elle a bien mérité son nom. Il n'est pas sûr que ceux qui se sont voués au sacrifice aient toujours mérité leur sort.

Une biographie du grand maître des Hautes Œuvres ne serait ni complète, ni sincère si on omettait de signaler les remarquables perfectionnements apportés à la guillotine par notre actuel bourreau. Car



Installé menuisier rue Pierre-Bayle, Heurteloup fabriquait les bois de justice.

Anatole Deibler ne s'est pas seulement consacré à l'exécution des misérables qu'on lui abandonnait, il s'est aussi essayé à les envoyer dans un autre monde sans les faire souffrir. Il a doté la justice de son pays de machines entièrement neuves, plus légères, plus rapides que celles qui, autrefois, étaient utilisées.

Anatole Deibler est un amoureux platonique de la « veuve » ; quelquefois il l'essaye, mais alors, dans la lunette de la guillotine, il glisse des bottes de paille. Il s'est réservé le rôle d'officiant dans les cérémonies qu'il préside, ce qui ne l'empêche point de veiller avec un soin jaloux à la propreté de sa machine et à ses rouages. Il a d'ailleurs trouvé un aide puissant dans le père Louis Heurteloup.

Nous avons fait déjà une allusion à ce dernier. S'il y eut, à un certain moment, une tension entre les deux hommes, Deibler était trop intelligent et Heurteloup trop avisé pour rompre.

Le second était le grand fabricant des

guillotines. Il était menuisier, installé aux environs du Père-Lachaise. Je sus qu'il habitait la rue Pierre-Bayle où ses ateliers étaient installés. L'ayant découvert, j'y courus et j'essayai de le faire parler.

Mais le père Heurteloup, pendant que j'insistais pour obtenir une réponse, s'obstinait à enfoncer des pointes dans un morceau de bois qu'il destinait à je ne sais quel usage. Cela faisait un bruit assourdissant qui étouffait ma voix. Le père Heurteloup, un sourire en coin, une pipe à la bouche, ne me regardait même pas, absorbé par son travail. J'allai alors m'installer paisiblement sur un tas de planches. Il comprit que je serais plus patient et plus obstiné que lui et qu'il fallait céder.

— Un coup de blanc, père Heurteloup ?

— C'est pas de refus.

Ainsi fimes-nous connaissance.

Je revins voir le menuisier tous les jours. Ma présence lui fut bientôt agréable. Il sut que je n'avais que de bonnes intentions et, un jour qu'il s'acharnait à une œuvre qui me paraissait difficile, il me dit :

— Voyez, il s'agit d'un travail urgent. La Chine a commandé récemment deux machines et je m'active (sic) car le père Coupe-Toujours vient les essayer avec ses aides à la fin du mois.

— Des machines ? Le père Coupe-Toujours ? Je ne comprends pas.

— Je veux parler des guillotines et de Deibler.

— Ah ! Il essaye les machines qu'il vous commande ?

— Oui... mais sur des bottes de paille. Tenez, je vais vous expliquer. Voici la maquette sur laquelle je me guide ; elle est établie au dixième de la machine réelle, mais rien n'y manque. C'est Deibler qui l'a mise au point et c'est une vraie merveille.

« D'abord, le couteau. Il tombe entre deux montants, hauts de quatre mètres cinquante, écartés de trente-sept centimètres et pesant soixante-quinze kilos chacun. Ils sont réunis par un chapiteau que Deibler appelle le « sac de voyage » parce qu'il contient tout le mécanisme du dé clic. Regardez ce schéma, vous comprendrez tout de suite. Le couteau qui pèse sept kilos est fixé au « mouton ». Le mouton, c'est la merveille des merveilles ! Il y a quelques années encore, on devait chaque fois savonner soigneusement les rainures, dans lesquelles coulaient les « mors ». Aujourd'hui, Anatole a fait poser dans ses « mors » quatre petites roulettes qui assurent une chute beaucoup plus rapide. Comme le mouton pèse au moins trente kilos et qu'il descend en même temps que le couteau qui en pèse sept, on est sûr ainsi de ne jamais manquer son homme, car l'outil a de la vitesse... »

— Sur quoi tombent les mors en fin de chute ?

— Sur deux énormes boudins de caout-

chouc ; c'est ce qui produit le « han » sourd que les journalistes remarquent toujours. Quand le tranchoir est en bas, on le relève avec la corde passée dans la poulie qui domine le chapiteau...

« Maintenant, voici la lunette... La partie inférieure est fixe. La partie supérieure est mobile. Nous l'appelons le « casse-tête ».

« Je vais vous confier un secret.

« En relevant le casse-tête, on bande fortement deux ressorts qui le tiennent fixé dans le bas. Quand la partie supérieure est ainsi armée, il suffit de presser un bouton près de la manette du dé clic pour que ce casse-tête se rabatte violemment sur le crâne ou sur la nuque du condamné. Dans le premier cas, ça l'assomme ; dans le second, ça lui donne l'impression d'avoir été manqué par le couperet.

« Alors, le malheureux tente désespérément de relever la tête qu'un aide tire par les cheveux. Le cou produit un tel effort qu'il s'ensuit presque toujours un étouffement brutal ou la rupture d'un vaisseau nécessaire à la vie. Tous les médecins l'ont constaté.

« Et voici la planche. Elle doit arriver à hauteur de la poitrine du patient. Ce dernier, en la heurtant, est entraîné dans son pivotement et, comme elle roule sur galets, d'une vigoureuse poussée on enfonce la tête sous la lunette supérieure qui s'abat comme vous savez. Alors, il n'y a plus qu'à tourner le dé clic qui ressemble à une poignée de porte de magasin et, v'lan ! le couteau siffle et la tête tombe... »

Et, d'un geste large, le père Louis fendait l'espace avec sa paume tendue qu'il appliquait brutalement sur mon cou avec un gros rire.

— Et ça ne vous fait rien de fabriquer ces engins-là ?

— Comme je sais bien que ce n'est pas pour moi, qu'est-ce que vous voulez que ça me fiche ? C'est la onzième que je construis.

— A combien cela revient-il ?

— A six mille francs pour la France et les colonies ; mais, pour les pays étrangers, on majore un peu.

« Tous les ministres de la terre sont venus dans mon atelier. Ils se sont étonnés de me voir fabriquer des guillotines et des cercueils. L'un ne va pourtant pas sans l'autre. »

Un enterrement défilait dans l'allée du cimetière voisin : *Dominus vobiscum*.

— Au revoir ! me dit mon interlocuteur. Il faut que je fabrique « mon » cercueil.

Aujourd'hui, le père Heurteloup est mort. Peut-être son dernier domicile se trouve-t-il au Père-Lachaise qu'il a si activement contribué à meubler.

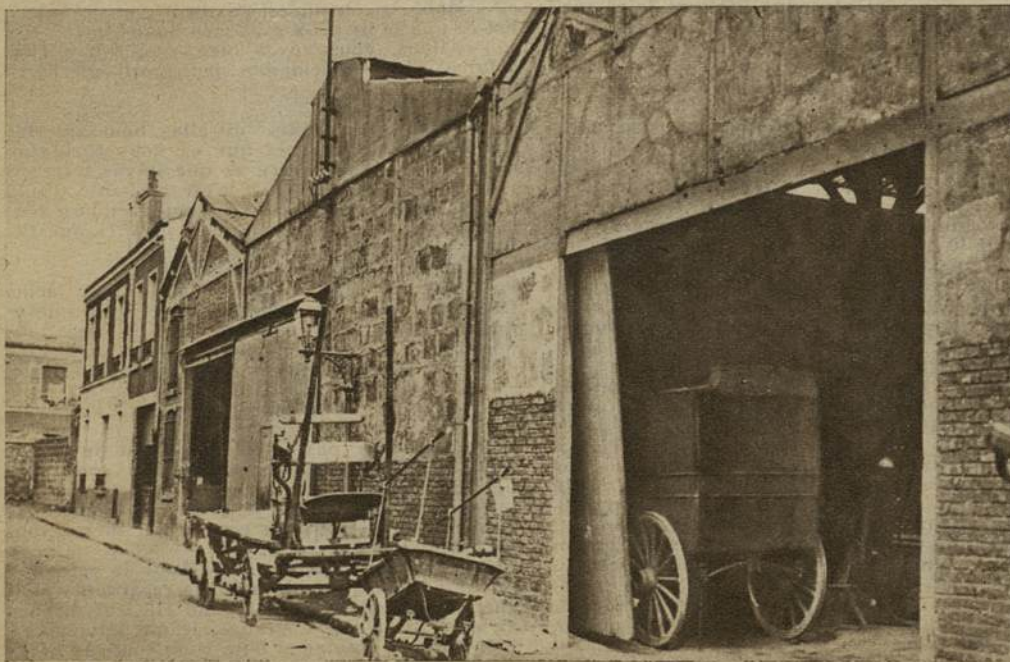
(A suivre.)

UN TÉMOIN.

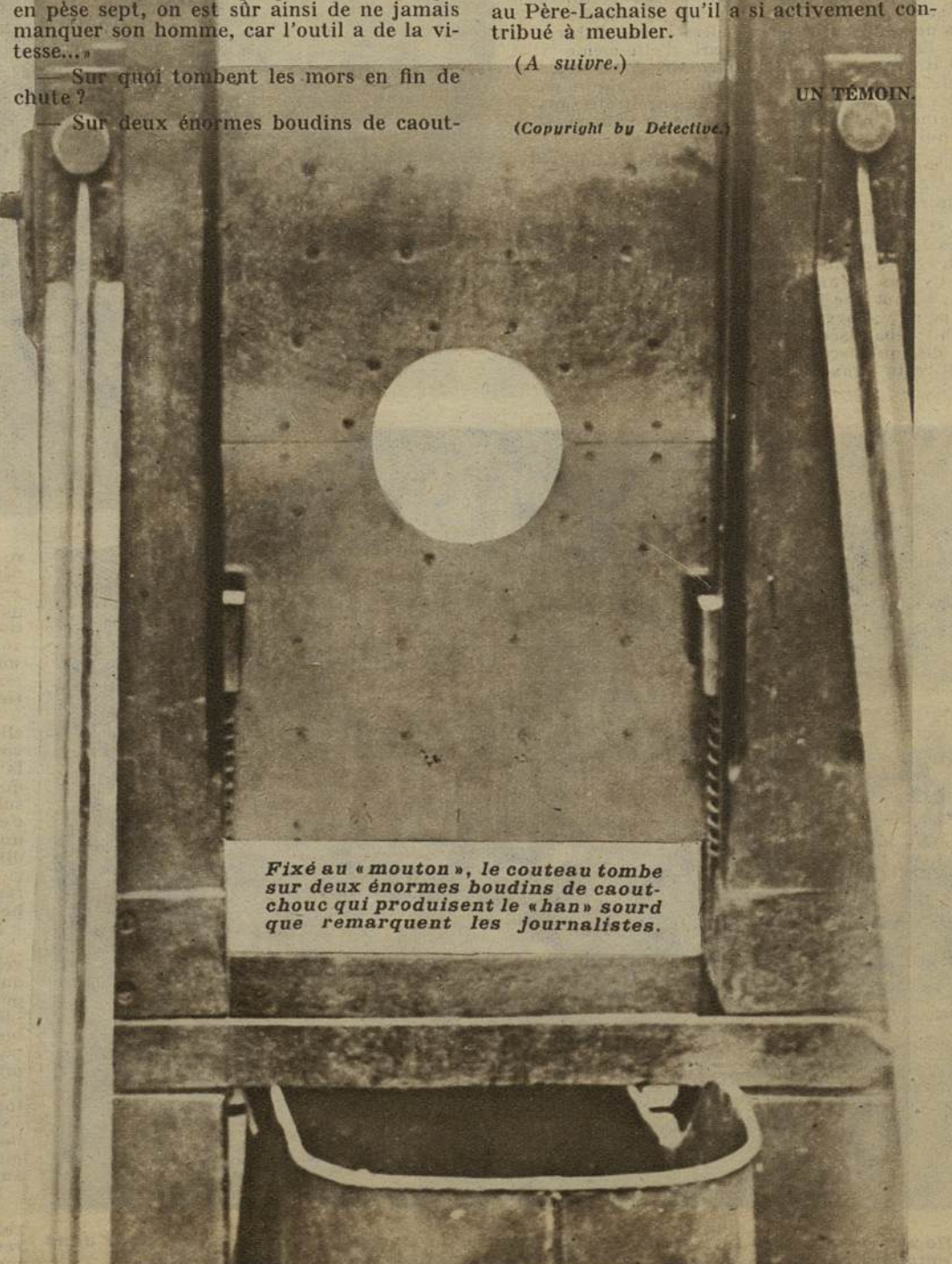
(Copyright by Détective.)



Heurteloup repose au Père-Lachaise qu'il a si activement contribué à meubler.



Dans le quartier des Lilas, trois hangars d'aspect maussade : un charron y construit les fourgons qui servent au transport de la guillotine.



Fixé au « mouton », le couteau tombe sur deux énormes boudins de caoutchouc qui produisent le « han » sourd que remarquent les journalistes.

DE L'OR! C'est de l'or, ce qui te manque ? N'hésite pas, pour l'obtenir, consulte ZORAÏDO, le mage le plus averti du destin. Lui te fera aller de l'avant. Les nombres qu'il donne ne ratent jamais. Combien de personnes ont soldé leurs dettes, grâce à ZORAÏDO! Pour mener à bonne fin affaires et amour, il n'a pas de rival. ZORAÏDO sait que maintenant le public ne croit plus en rien, parce qu'on l'a trompé souvent ; avec lui, cela n'arrive pas. C'est pour cette raison qu'il est unique... Tu emporteras une surprise merveilleuse. De 9 h. à 20 h., 30, rue Montaigne (Ch.-Elysées), 1^{er} étage.

75 ES PAR MOIS SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir, pour
12 VERSEMENTS 75 fr.
MENSUELS de 75 fr.
notre
CHRONOMETRE "CO-RE" en OR
Mouvement de précision
Spiral Bréguet
Au comptant... 950 fr.
Catalogue général N° 32
franco sur demande adressée au
COMPTOIR RÉAUMUR
78, r. Réaumur - Paris-2^e

Vente directe du fabricant aux particuliers



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.
Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

CHIENS TOUTES RACES
POLICE, CHASSE, GARDE, LUXE
avec pedigree et garanties.
Expéditions tous pays
CHENIL BERGER POLICIER
MONTREUIL (Seine) - Téléphone 225
Sucursale : 14, Rue Saint-Roch - PARIS

PROCHAIN CONCOURS
Secrétaire près les Commissariats de
POLICE à PARIS
Las de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité
au grade de Commissaire. Ecrire : l'Ecole Spéciale
d'Administration, 4, rue Férou, 4, Paris (6^e)

FRANCE DÉTECTIVE
Dirigé par ex-Inspecteur Sûreté (diplômé). En-
quêtes, Recherches, Preuves à Divorce, Missions
délicates. Prix modérés. — 28, rue Saint-Lazare,
Paris (IX^e). — Trinité 27-37.

MODERN DÉTECTIVE 18, rue St-Vin-
cent - de - Paul
(10^e). Trud. 60-62. Tte la pol. Priv. DIVORCE.

AVIS
Le Détective ASHELBE
reçoit tous les jours
de 4 à 7 heures.
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

30 fr. "SPORTIFS"
Cette montre élégante
vous permet d'avoir
l'heure exacte et de prendre les
temps au 1/5^e de seconde. PRIME
à tout acheteur. SUPERBE
BRÉQUET semi-automatique.
Bracelet-montre Homme ou Dame,
ARGENT ou PLAQUÉ OR SOL.
Avec spirale chronométrique 35 fr.
Envoi contre remboursement, échange admis
Fabr. E. V. LYNDA, Morteau, près Besançon.
Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

TRESORS CACHES,
Sources souterraines, filons d'or, métaux pré-
cieux, etc., etc., sont trouvés par le RÉVÉLA-
TEUR MAGNÉTIQUE « SCHUMFELL ». Notice
et références contre timbre : Le Progrès Scien-
tifique, N° 108, à PONTCHARRA (Isère). L'ap-
pareil est garanti.

AFFAIRE EXCEPTIONNELLE
12 mag. Ch. R. Noyer. Val. 6.000, sacr. 3.400 dest.,
exp. lais. p. comp. douane comp. 1 arm., 1 lit,
1 t. nuit, 1 mag. Psyché, 1 pouf off. Cadeau 1 mag.
garn. chem. 3 p. marb. — 33, rue d'Hauteville.

ÉCRITURES chez soi, sérieux. Ec. ARNAUD, Saint-
Laurent-d'Oingt (Rhône).

Chez soi écritures. B. gain, sér. et fac. S. HU,
Saint-Pol (P.-de-C.). Serv. 32.

ÉCRITURES CHEZ SOI, sérieux, très lucratif.
G. RIGUET, B. P. 15, Le Bourget.

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRES-
PONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte
l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

6 à 8 fr. le cent adr. plus 50 % à ag. corr. 2 sex.
Toute année. Ecr. Et. T. LOUY, Lyon.

On demande pers. sans connais. spéc. p. tenir emp.
de bur. chez soi. Gains intér. si sér.
Ecr. AMI FOYER, B. P. 40, à Saint-Denis. J. timb.

9 frs BONNE MONTRE
à l'usage des hommes et des femmes.
à se pol. cham. gai. 9 frs
chronom. sans magnétique. 14 frs
bracelet en cad. lam. 14 frs
bracelet dame plique et en arg. 25 frs
Envoi contre remboursement. — E. L. L. L. L.
Fabr. E. V. LYNDA, Morteau, près Besançon.
Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

CECI INTERESSE

**TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.**

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du
monde, vous adressera gratuitement, par retour du
courrier, celles de ses brochures qui se rapportent
aux études ou carrières qui vous intéressent.
L'enseignement par correspondance de l'École
Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces
études chez soi, sans dérangement et avec le maxi-
mum de chances de succès.

- Broch. 34.501 : Classes primaires complètes ; Cer-
tificat d'études, Brevets, C.A.P., professorats.
- Broch. 34.507 : Classes secondaires complètes ;
baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).
- Broch. 34.514 : Carrières administratives.
- Broch. 34.520 : Toutes les grandes Ecoles.
- Broch. 34.527 : Emplois réservés.
- Broch. 34.533 : Carrières d'ingénieur, sous-ingé-
nieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les
diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie,
mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines,
travaux publics, architecture, topographie, chimie.
- Broch. 34.539 : Carrières de l'Agriculture.
- Broch. 34.545 : Carrières commerciales (adminis-
trateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo,
contenctieux, représentant, publicité, ingénieur com-
mercial, expert-comptable, comptable, teneur de
livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des
Assurances et de l'Industrie hôtelière.
- Broch. 34.552 : Anglais, espagnol, italien, alle-
mand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.
- Broch. 34.558 : Orthographe, rédaction, versifica-
tion, calcul, écriture, calligraphie, dessin.
- Broch. 34.564 : Marine marchande.
- Broch. 34.568 : Solfège, piano, violon, accordéon,
flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue,
contrepoint, composition, orchestration, professorats.
- Broch. 34.574 : Arts du Dessin (cours universel
de dessin, dessin d'illustration, composition déco-
rative, figurines de mode, anatomie artistique,
peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publi-
citaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).
- Broch. 34.580 : Métiers de la Couture, de la Coupe
et de la Mode, (petite main, seconde main, première
main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste,
modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes,
coupeuse, professorats).
- Broch. 34.586 : Journalisme (rédaction, fabrica-
tion, administration) ; secrétariats.
- Broch. 34.592 : Cinéma : scénario, décors, costu-
mes, photogr., prise de vues et prise de sons.
- Broch. 34.598 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle,
39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre
adresse et les numéros des brochures que vous
désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez
des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront
fournis très complets, à titre gracieux et sans enga-
gement de votre part.

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour
mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Écrivez
en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste
Blanqui, Paris, qui a fait vœu d'envoyer gratuitement recette
simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

LE DESTIN A SES COMPLEXITÉS

Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affec-
tion, de santé, consultez
Mme PAULETTE D'ALTY
qui transforme les êtres ainsi que les destinées trou-
blées. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux
éclairée, et possédant un don absolument extraor-
dinaire de savoir répondre à tout et trouver la
solution de toute difficulté.
SECRET EGYPTIEN INFAILLIBLE
3, R.de l'Isly, PARIS (Gare St-Lazare). Europe 41-56.

MME HUET célèbre astrol., passé, présent, avenir.
vous serez émerveillés. Envoyez 15 frs.,
prén., date naissance : 11, rue Blomet, XV^e.

Mme LUCETTE Cons. par MEDIUM. Cartomancie.
SCIENCES OCCULTES, MAGIE
42, rue Jouffroy (8^e). T. l. j. de 10 à 6 h. et p^r corr.

M. LEBERTON TAROTS, CHIROMAN-
CIE, ASTROLOGIE.
De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1^{er} a gauche, PARIS (E. Oile).

Mme RONA Avenir p. corresp. (Prénom. Date
Nais.), dep. 5 fr. Consult. dep. 20 fr.
Horoscope détaillé et précis. — 71,
avenue Wagram, Paris. Métro : Ternès.

JABAMIAH Tarots Bohémiens, selon le Rite
Antique. Précise les dates. Recoit
de 2 à 7 heures, depuis 15 francs
47, rue Tour-d'Auvergne (angle rue des Martyrs).
Entrée par magasin mauve (Métro Pigalle).

Mme MAX Voyante, et ses tarots. Donne conseils s. l.
aven., ramène affect. 9 à 19 h. Par cor-
respondance, 20 fr. et date naissance,
30, rue Polonceau, Paris. Métro Barbès.

AVENIR Mme FR. BÉNARD, 46, rue
Turbigo. Paris 3^e, voit tout,
assure réussite en tout. Fixe
date événements 1932, mois par mois. Facilite ma-
riage d'après prénoms. De 2 à 6 h., même dimanches ;
et par corresp. (env. date nais. et mand. 20 fr. 50).

Mme de THELES CÉLEBRE PAR SES PRÉDICTIONS.
Voyante à l'état de veille.
Tarots, Horos. De 3 à 7 h.
et par corresp. 10 fr., date nais. T. l. j., lun. exc. 74,
r. Lourmel, 4^e ét. à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15^e).

VOYANTE Voulez-vous être forts, vaincre et réussir?
Consultez la célèbre et extraord. inspirée
(diplômée) qui voit le présent, l'avenir.
Vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD**,
78, Avenue des Ternès, Paris (17^e), cour 3^e étage. De 1 h. à 7 h.

Avez-vous lu
VOL de NUIT ?

UNE DAME A MAIGRI
vite et sans danger de 8 kgs
en un mois sans rien ab-
sorber. Elle offre gratuite-
ment son procédé médical
facile à suivre en secret pour
maigrir entièrement ou amin-
cir à volonté telle partie du
visage ou du corps.
Beaux résultats dès le 1^{er} se-
maine. Écrivez-moi dès aujourd'hui en citant
ce journal. Rép. sous pli fermé disc. et grat.
Mme Miranda, 75, r. La Fayette, Paris.

**Cette excellente
Malle "Jaquebot"**

**FUT TRIPLE CONTREPLAQUÉ
REVÊTEMENT "CUIREX"
LONGUEUR : 90 cm.**

**Très légère, robuste
spacieuse, entièrement
 doublée toile. Grand chassis
(peut servir de malle d'auto)**

130 F

**VALEUR REELLE
300 F**

**EXPÉDITION FRANCO DE PORT ET
D'EMBALLAGE DANS TOUTE
LA FRANCE. CONTRE 150 F.**

**104 CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS**

**5.000 PHONOS
GRATIS**

à distribuer aux lecteurs ayant trouvé la solution et se
conformant à nos conditions. Remplacer les tirets par des
lettres, de façon à obtenir 4 prénoms, et en prenant la 3^e lettre de chaque pré-
nom, vous obtiendrez le nom d'un maréchal. Lequel? Adressez directement votre
réponse à Phonos ANGELUS, 22, rue des Quatre-Frères-Peignot, Paris (15^e).
Joindre une enveloppe timbrée à 50 portant votre adresse

Le Grand Succès du Jour

MONTRE-BRACELET

pour hommes, Marque "UTILIA"

en PLAQUÉ OR LAMINÉ, Rectangulaire et Cintrée

épousant exactement la forme du
Poignet.

Mouvement
garanti
5 Ans

L'Élégance de sa ligne CAMBRÉE
lui confère un cachet de perfection tout
particulier.

MODÈLE SPÉCIAL
MOUVEMENT A ANCRE empierré de
15 Rubis, Balancier compensé, anti-
magnétique, Ellipse saphir, Spiral BRÉ-
GUET Haute précision. Chiffres reliefs.
Petit cadran de secondes. Bracelet
cuir veau-velours d'un riche effet.
Boîtier en plaqué or.

Indispensable à tous : SPORTIFS,
TOURISTES, AUTOMOBILISTES,
VOYAGEURS, INGÉNIEURS, CONTRE-
MAITRES, etc. Contrôle le rendement,
oblige à l'exactitude.

PRIME GRATUITE. Tout Souscrip-
teur qui enverra le BULLETIN DE
COMMANDE ci-dessous recevra en
même temps que la MONTRE-BRACELET un SUPERBE
STYLO-MINE en Argenta Système Breveté indérégla-
ble.
Les deux objets sont livrables immédiatement aux Conditions du
Bulletin ci-dessous.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'adresser le BRACELET-MONTRE
en PLAQUÉ OR laminé avec sa prime au prix
de 295 frs., que je paierai à raison de 20 frs par
mois, le 1^{er} de 25 frs, port et emballage compris,
et les suivants de 20 frs tous les mois. Au comptant
280 frs. Les quittances seront majorées de 1 fr. pour
frais d'encaissement.

Nom et prénoms _____
Rue _____ Signature : _____
Ville _____
Département _____

Envoi du superbe catalogue, gratuitement sur simple demande - Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à
L'ÉCONOMIE PRATIQUE - 15, Rue d'Enghien - PARIS-X^e

Le premier hebdomadaire des faits-divers

5^e Année - N° 174

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

25 Février 1932

DÉTECTIVE

Usines du malheur



Angèle Mai ne resta pas longtemps libre sur le trottoir de la prostitution. Un jour, deux agents en bourgeois... Ce fut St-Lazare!...

(Lire, pages 12 et 13, le pathétique reportage de notre collaborateur, le docteur H. Drouin.)

AU SOMMAIRE | Edgar Wallace, par L. C. — Révoltes au bagné, par Marius Larique. — Les écumeurs du rail, par J. Guyon-Cesbron. — La fin d'un Don Juan, par Moheddine Tawil. — Confession, par G. Strem. — La dague fatale, par René Chartol. — Monsieur de Paris, par un témoin.